

PERKINS WARBEC,

DRAME HISTORIQUE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

M. L.-M. FONTAN.

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON, PAR
LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 6 MAI 1828.



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,
CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

—
1828.

PERSONNAGES.

ACTEURS

	DE PARIS. MM.	DE BRUXELLES MM.
HENRI VII, roi d'Angleterre.	AUGUSTE.	
LE COMTE DE STANLEY, en- voyé près la duchesse de Bour- gogne.	THÉNARD.	
PERKINS WARBEC.	BEAUVALLET.	
LAMBERT SIMNEL, fauconnier d'Henri VII.	PROVOST.	
LE COMTE DE LINCOLN, ne- veu de Richard III.	LOKROY.	
SIDNEY, attaché au parti d'York.	DESNOYERS.	
LORD ARUNDEL, lord-juge de Dublin.	VINCENT.	
ROBERT, soldat de l'armée d'Henri VII.	TIMOTHÉE.	
STEWART, soldat de l'armée d'Henri VII.	PAUL.	
UN OFFICIER D'HENRI VII.	RINOELLE.	
ARNOLD, officier de Stanley.	Mme	Mme
MEGGY, crue femme d'un pé- cheur, mère de Perkins.	GERSAY.	
SOLDATS.		

*La scène se passe sur un point de la côte nord d'Ir-
lande. Il fait nuit.*

(Le théâtre représente dans le fond la mer. Quelques
cabanes de pêcheurs sont sur la scène. Lincoln est
assis près d'un rocher.)

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

PERKINS WARBEK.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LINCOLN, SIDNEY, *couverts de manteaux.*

SIDNEY.

Dans ces lieux écartés qui peut nous reconnaître,
Comte? Veillons encor; le jour commence à naître.
Milord Stanley sans doute approche de nos bords.

LINCOLN.

Ma foi, veillez tout seul; car, pour moi, je m'endors.
Depuis assez long-temps nous faisons sentinelle,
La fatigue et l'ennui refroidissent mon zèle.

SIDNEY.

Lincoln, à vous entendre, on ne croira jamais
Que vous avez le cœur d'un véritable Anglais.
Élevé dans Paris, des enfans de la France
Vous avez emprunté la molle insouciance.
Neveu de Richard trois, issu d'un sang fameux,
Vous aspirez au trône où régnaient vos aïeux.
Avant que le trépas eût fermé sa paupière,
Votre oncle vous promit le sceptre d'Angleterre;
Songez au rang illustre où vous allez monter.

LINCOLN, *se levant.*

Oh! je prouverai bien, si l'on ose en douter,
Qu'au moment du péril, à mon devoir fidèle,
Je ne recule pas quand mon pays m'appelle.

Au reste, mon cher comte, à parler franchement,
 Je ne me sens pas fait pour ce rôle important.
 Je ne tiens pas beaucoup à la grandeur suprême :
 Vous voulez sur mon front poser le diadème ;
 Je crois qu'il m'ira mal, et que, pour être roi,
 On peut choisir quelqu'un qui vaudra mieux que moi.
 Au milieu des plaisirs de ma folle jeunesse,
 De joyeux étourdis environné sans cesse,
 Aux honneurs souverains je ne pensai jamais.
 N'importe ! Battons-nous, et nous verrons après.
 Du perfide Henri sept-la-longue tyrannie
 Arrache un peuple esclave à son ignominie,
 Pour le chasser du trône armons de nobles bras,
 Et de son successeur ne nous occupons pas.

SIDNEY.

Nous aurons pour appui, dans cette auguste cause,
 Tout ce qu'un homme libre à l'oppressé oppose,
 Une volonté ferme, un cœur exempt de effroi.
 Quels sont nos ennemis ? un fantôme de roi,
 Des courtisans vendus aux faveurs souveraines,
 Et courbés lâchement sous le poids de leurs chaînes.

LINCOLN.

Nous les vaincrons.

SIDNEY.

Lincoln, nous l'essairons du moins.
 Vos yeux de nos revers n'ont pas été témoins.
 Vous auriez déploré ces querelles fatales,
 Eternel déshonneur de deux maisons rivales.
 « De Lancastre et d'York les fougueux descendans
 « Epouvantaient l'état de leurs débats sanglans ;
 « Mais la race d'York, antique et révérée,
 « Invoquait de ses droits la puissance sacrée ;

« L'autre, implaçable et fière, et s'agitant toujours,
 « D'un peuple factieux implorait le secours.
 « Henri six, Edouard, dans cette horrible lutte,
 « Ont subi tour à tour la honte d'une chute.
 « Edouard fut vainqueur; loin de ces tristes bords;
 « Épuisant leur courroux en stériles efforts,
 « Les Lancastre effrayés, d'une cour étrangère
 « Coururent mendier l'amitié mercenaire. »
 Enfin, lorsque la mort nous ravit Edouard,
 Notre front se courba sous le joug de Richard.
 Bourreau de ses neveux; il régna; mais ses crimes,
 Mais la tendre pitié qu'inspiraient ses victimes,
 Réveillent l'Angleterre, et les Lancastre alors
 Paraissent : leurs vaisseaux envahissent nos ports;
 On le presse, on l'attaque, et, renversé du trône,
 Il perd en combattant la vie et la couronne.
 Henri sept lui succède ! Ivre d'un vain espoir,
 Le peuple avec transport salua son pouvoir.
 Ce peuple confiant crut voir la paix renaître :
 Il demandait un père ! il ne trouva qu'un maître.
 Henri sept le redoute, et nous flatte aujourd'hui !
 Il est trop tard ! L'orage éclate autour de lui.
 Au bras de ses enfans l'Angleterre en appelle :
 Elle ou lui ! Que le fer décide la querelle !
 Qu'il tombe ! ou mourons tous !

Ici le jour paraît.

LINCOLN.

Milord, voici le jour.

Vers ces bords escarpés hâtons notre retour.
 Déjà quelques pêcheurs, abandonnant ces rives,
 Livrent aux vents du nord leurs voiles fugitives.

SIDNEY, regardant la mer.

Stanley n'arrive point !

LINCOLN.

Je ne sais... Malgré moi,
L'avouerai-je, Sidney, je doute de sa foi.
Mais ces soupçons pour lui sont peut-être un outrage.

SIDNEY.

Je voudrais les combattre, et mon cœur les partage.
Je n'aime pas, Lincoln, tous ces flatteurs de cour,
Prostituant aux rois leurs hommages d'un jour.
Tremblans adorateurs de Pastre qui se lève,
Ils l'insultent bientôt, quand sa course s'achève.
De la maison d'York partisan déclaré,
Stanley de nos amis s'est deux fois séparé,
Et jurant aux Lancastre une foi ferme et pure,
Des bienfaits d'Henri sept il a subi l'injure.
Il est vrai que ce prince, irrité contre lui,
De sa haute faveur lui retira l'appui;
De notre cause alors embrassant la défense,
Stanley conçut l'espoir de venger son offense,
Et pour voir Marguerite il fut choisi par nous.
De l'honneur qu'il obtint je ne fus pas jaloux :
« Les York abattus devaient, avec prudence,
« Renouer auprès d'elle une ancienne alliance;
« Connu de la duchesse, instruit de nos projets,
« Il promit de servir nos communs intérêts.
« Cette femme orgueilleuse, implacable en ses haines,
Fière du sang d'York qui coule dans ses veines,
Plus d'une fois, Lincoln; avait déjà tenté
De briser d'Henri sept la ffele autorité.
De Simnel, pour le perdre, elle arma l'imposture.
Ce jeune ambitieux, d'une naissance obscure,
Sous le nom de Richard, par elle proclamé,
Défia dans Dublin Henri sept alarmé.
Mais ce faible rival fut renversé sans peine :

Déposant à ses pieds la grandeur souveraine,
Il lui demanda grâce, et trop vil pour mourir,
De son pardon royal il se laissa flétrir.

LINCOLN.

Le lâche ! ah ! si jamais le sort nous est contraire,
On ne nous verra pas regarder en arrière.
Tant qu'il lui reste un fer, le brave ne craint rien.
Mais qui vient en ces lieux troubler notre entretien ?
Serions-nous découverts ? Une femme s'avance...

SIDNEY.

C'est la pauvre Meggy ; soyez sans défiance :
Son toit hospitalier sert d'asile aux pêcheurs,
Et sa main bienfaisante adoucit leurs malheurs.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MEGGY.

Elle passe dans le fond sans venir sur l'avant-scène.

MEGGY.

Des premiers feux du jour l'horizon se colore :
Allons !

SIDNEY.

Éh, quoi ! Meggy, levée avec l'aurore !
Quel motif si pressant hâte votre réveil ?

MEGGY.

Je veux du sein des mers voir sortir le soleil ;
Ma barque et mes filets m'attendent sur la plage.
Le ciel pur et serein n'a pas un seul nuage !
Quel beau matin !... Adieu !... *Elle sort.*

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, hors MEGGY.

LINCOLN.

Dans le son de sa voix,

Quelque chose de noble et de doux à la fois
Prévient en sa faveur. On croirait à l'entendre...

SIDNEY.

Si l'on écoute un bruit que je n'ose répandre,
Cette femme, milord, en des temps plus heureux,
D'un monarque puissant a captivé les vœux.

Aux saints nœuds de l'hymen, Edouard, infidèle,

D'un amour passager brûla, dit-on, pour elle.

Le galant Edouard, volage en ses désirs,

L'abandonna bientôt pour de nouveaux plaisirs.

Cet abandon cruel empoisonna sa vie :

Triste, les yeux en pleurs, de remords poursuivie,

Elle vint sur ces bords fixer ses pas errans ;

Sa beauté s'est flétrie à la fleur de ses ans ;

D'une amère douleur ses traits portent l'empreinte,

Mais sa bouche jamais ne profère une plainte.

LINCOLN. *

Quel est ce bruit ?

SIDNEY.

Allons, il est temps de partir ;

J'entends de gais refrains ces rives retentir :

C'est le chant des pêcheurs ! je crois le reconnaître.

Milord Stanley, ce soir, arrivera peut-être ;

A nos hardis projets ce retard est fatal.

Pendant ces vers, Lincoln est monté sur un rocher et observe la mer.

LINCOLN.

Un navire ! un navire !

On entend un coup de canon.

SIDNEY.

Ah ! voici le signal !

Stanley débarque enfin !... Irlande infortunée ,

Elle va s'accomplir ta noble destinée !

Aux armes, mon pays ! lève, lève ton front !

Tes défenseurs sont prêts, tes tyrans pâliront !

LINCOLN, *toujours sur le rocher.*

Sur un esquif léger Stanley se précipite.

SIDNEY.

Descends du trône, Henri, car ta race est proscrite.

LINCOLN.

Il s'approche du bord... Il descend! le voici!

Il descend sur la scène et va au-devant de Stanley.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, STANLEY.

STANLEY, *à Arnold.*

Laissez-moi, cher Arnold, vous me joindrez ici.
Milords!

Il s'avance vers Lincoln et Sidney.

SIDNEY.

Vous voici donc! l'Angleterre en alarmes
Va voir tarir enfin la source de ses larmes.
Que vous avez tardé!

STANLEY.

Milords, les vents jaloux
Semblaient prendre plaisir à m'éloigner de vous.
Deux fois, pendant la nuit, menacé du naufrage,
Mon habile pilote a combattu l'orage.
Mais où sont nos amis? marchent-ils sur vos pas?

SIDNEY.

Ces bords vont s'entourer d'un rémpart de soldats!

STANLEY.

Et sans doute l'Irlande, avilie, opprimée...

LINCOLN.

L'Irlande! dès demain vous la verrez armée!

STANLEY.

Allons, n'hésitons plus, et marchons au pouvoir.
Le sort en est jeté! faisons notre devoir.

J'ai parcouru la Flandre, et j'ai vu Marguerite :
De ces climats lointains je ramène à ma suite
Des soldats aguerris dont le secours puissant
Promet à notre cause un succès éclatant.
Arundel est-il là ?

SIDNEY.

Non !

STANLEY.

Quel motif l'arrête ?

Quoi ! ne viendrait-il point ?... ce retard m'inquiète.
Je crains...

SIDNEY.

Je l'aperçois.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LORD ARUNDEL, ARNOLD.

STANLEY.

C'est vous, comte Arundel !

Eh bien ! êtes-vous prêt ?

ARUNDEL.

Henri sait tout !

SIDNEY.

O ciel !

STANLEY.

Qui donc nous a trahis ? Savez-vous ?

ARUNDEL.

Je l'ignore.

Pour embraser leurs cœurs du feu qui me dévore,
Dans les murs de Dublin j'ai vu nos conjurés.
Leur maintien noble et fier, leurs regards assurés,
Témoignaient hautement de leur longue constance ;
Ils m'ont paru remplis d'ardeur et d'espérance ;
Aucun d'eux ne manquait enfin au rendez-vous,
Et mon œil vigilant les a reconnus tous.

STANLEY.

Soupçonnez-vous quelqu'un, comte Arundel?

ARUNDEL.

Personne!

STANLEY.

Comment a-t-il appris... que résoudre?

ARUNDEL.

Il m'ordonne

D'arrêter en secret Lincoln, Sidney, Sussex,
Salisbury, Norfolk et les deux fils d'Essex;
Tous ces noms sont inscrits sur la liste sanglante.
Je suis parti, saisi d'horreur et d'épouvante.
Henri, n'en doutez pas, serait bientôt vengé...

LINCOLN.

De ce soin important c'est vous qu'il a chargé,
Comte! le trait est bon pour un roi d'Angleterre!
Découvrir un complot, et puis avec mystère
Écrire à l'un des chefs, comme nous compromis,
D'être assez complaisant pour livrer ses amis.
Il aurait dû vraiment, par un avis suprême,
Le prévenir aussi de s'arrêter lui-même!

ARUNDEL.

Par un hasard heureux j'échappe à sa rigueur.
Mes services passés parlent en ma faveur.
La patrie éplorée aujourd'hui nous réclame,
Réunissons les fils de notre vaste trame.
Il faut...

STANLEY.

A Lincoln.

Tout est prévu; vous, comte, écoutez-moi:
Marguerite le veut, c'est vous qui serez roi.
Mais de vos premiers ans la fougueuse licence
Aux yeux du peuple anglais vous a flétri d'avance,
Votre nom proclamé ne l'entraînerait pas;

Vous trouveriez sans gloire un stérile trépas.
 C'est un nouveau Simnel qu'il faut à notre audace.
 Qu'il triomphe pour vous... vous , régnéz à sa place ,
 Et l'Angleterre enfin , lasse de le souffrir ,
 Le voit marcher au trône , y toucher et mourir.
 De nos desseins cachés cet instrument docile ,
 Cet éternel flambeau de la guerre civile ,
 Il est là... jeuné encor , ce héros de hasard ,
 Ressemble traits pour traits au dernier Edouard ,
 L'œil le plus exercé peut même s'y méprendre.
 A mon cœur outragé le sien s'est fait comprendre ,
 Je l'ai jugé sans peine ; un regard vif , perçant ,
 Un langage énergique , un souris séduisant ,
 Impriment à ses traits un mâle caractère
 Et révélaient un homme au-dessus du vulgaire :
 Il est pauvre , orphelin , si j'en crois ses discours.
 Là duchesse à mes soins a confié ses jours.
 Allez , m'a-t-elle dit ; qu'il ceigne la couronne ,
 Et vous l'arrêterez sur les marches du trône.
 Tout s'unit à la fois pour servir nos projets ;
 Ma flotte vous attend et mes soldats sont prêts.
 De la maison d'York héritier légitime ,
 Qu'il reprenne le rang que lui ravit le crime.
 D'un titre révéral le parant aujourd'hui ,
 Richard Plantagenet va reparaitre en lui.
 Que pensez-vous , milords , d'une telle entreprise ?
 Sur vos fronts soucieux je lis votre surprise ;
 Parlez.

SIDNEY.

Je l'avouérai , ce parti dangereux
 Ne flatte mon espoir que d'un succès douteux.
 Rappelez-vous Simnel ; le sceptre d'Angleterre
 Devait payer aussi son orgueil téméraire :

Son lâche abaissement m'a trop tard éclairé,
A la cour de son maître il vit déshonoré :
Et qui nous répondra ?...

STANLEY.

Moi ! Votre défiance
Disparaîtra, milord, à sa seule présence.
Il ne soupçonne pas le destin qui l'attend.
Mais pour nous décider nous n'avons qu'un instant.
A Arnold.
Qu'on le fasse venir.

LINCOLN.

Moi ! j'y souscris d'avance.
Comment l'appelle-t-on ?

STANLEY.

Perkins ! Il vient !

LINCOLN.

Silence !

STANLEY.

Marguerite a voulu, qu'avant de le juger,
Vous pussiez tous ici le voir, l'interroger.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, PERKINS.

LINCOLN.

Quel air simple et modeste !

STANLEY.

Approchez-vous, jeune homme :
Allons, rassurez-vous !

LINCOLN.

C'est Perkins qu'on vous nomme ?

PERKINS.

Oui, milord.

SIDNEY, *à part.*

Edouard revit dans tous ses traits.

Haut.

Votre âge ?

PERKINS.

Vingt-deux ans.

SIDNEY.

Et vous êtes Anglais ?

PERKINS.

Je suis né près de Londres, obscur, dans la misère.

SIDNEY.

Vous avez des parens ?

PERKINS :

Je suis seul sur la terre !

J'avais dix ans à peine, il m'en souvient encor,
 Lorsqu'à mes vœux ardents donnant un libre essor,
 D'un instinct voyageur n'écoulant que l'ivresse,
 De ma mère, en partant, j'affligeai la tendresse.
 Sous les habits grossiers d'un marchand colporteur
 J'abandonnai l'Irlande, et mon toit protecteur.
 Depuis ce temps, Milords, errant à l'aventure,
 Je dus au travail seul une existence obscure ;
 Libre malgré le sort, insensible à ses coups,
 Rêvant des jours plus purs et des destins plus doux,
 Exempt d'amers chagrins, de remords et d'envie,
 D'un pas égal et sûr j'ai marché dans la vie.
 Mais vers le beau pays, objet de mon amour,
 Des souvenirs touchans ont pressé mon retour.
 Une mère adorée ici m'attend peut-être :
 Mes yeux, mouillés de pleurs, sauront la reconnaître.
 J'appelle avec transport ce moment fortuné !
 Je mourrai maintenant aux lieux où je suis né.

LINCOLN..

Sans plaindre ses malheurs mon cœur n'a pu l'entendre.

Il est digne de nous ! il saura nous comprendre.
Ainsi dès votre enfance à vous-même livré,
Vous avez donc toujours vécu pauvre, ignoré ?

PERKINS.

Toujours.

STANLEY.

L'ambition et sa brûlante flamme
Jamais d'aucun désir n'ont embrasé votre ame ?

PERKINS.

Et quels désirs, Milords ? Sans secours, sans amis,
Quel espoir orgueilleux pouvait m'être permis ?

STANLEY.

En ces temps malheureux de discorde et de guerres,
On vit plus d'une fois des citoyens vulgaires,
Les armes à la main, oser tenter le sort,
Et conquérir un rang ou marcher à la mort.

PERKINS.

Ah ! j'ai souvent rêvé, dans ma jeunesse ardente,
Des périls inconnus, une gloire éclatante !
De mon obscurité j'aurais voulu sortir !
Oh ! les nobles destins que j'osai pressentir !
A l'aspect du danger je tressaillais d'ivresse.
Sous mes grossiers habits mon cœur battait sans cesse ;
D'un pressentiment vague assailli, tourmenté,
Il cherchait dans le songe une réalité.
Qu'un signal belliqueux avait pour moi de charmes !
Mon œil étincelait quand je touchais des armes.
Et même il me semblait, éperdu, frémissant,
Qu'en mes veines alors coulait un noble sang.

LINCOLN.

Vous battiez-vous Bien ?

PERKINS.

Milord, j'ai du courage,

Et je puis le prouver à quiconque m'outrage.
 Mais de ce questions quel est le but enfin ?
 Ne pourrai-je savoir quel sera mon destin ?
 Pourquoi cet intérêt que je n'ose comprendre ?
 Que voulez-vous de moi !

STANLEY.

Nous allons vous l'apprendre.

Perkins, l'instant d'agir est arrivé pour vous.
 Contre un monarque ingrat conspiriez avec nous.
 Son peuple se soulève et Londres l'abandonne,
 Un autre mieux que lui portera la couronne.
 Marguerite vous aime : au milieu de sa cour
 Sa facile bonté fixa votre séjour ;
 Vos traits majestueux lui retraçaient sans cesse
 De son neveu chéri la royale jeunesse ;
 Votre courage altier plaisait à son grand cœur.
 Au tyran qui chancelle il faut un successeur :
 De la race d'York nul descendant ne resté.
 Pour ravir l'Angleterre au joug qu'elle déteste,
 Pour renverser du trône un monarque insolent,
 C'est vous qu'elle a choisi : décidez maintenant.
 Voulez-vous être roi ?

PERKINS.

Qui ? moi, milord ?

STANLEY, *vivement.*

Vous-même !

A votre jeune front j'offre le diadème.
 Sans retard, sans détour, Perkins, répondez-moi :
 Le succès est certain, voulez-vous être roi ?

PERKINS, *après un moment de silence.*

Je le veux bien.

STANLEY :

Milords, saluez votre maître !

Que tous nos conjurés viennent le reconnaître.

Les conjurés et la suite de Stanley arrivent.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , CONJURÉS , SUITE DE STANLEY ,
PÊCHEURS , PEUPLE.

STANLEY.

Venez , sage Norfolk , vaillant Salisbury !
Voilà le successeur de l'insolent Henri !
C'est le pur sang d'York que j'offre à l'Angleterre ;
Il vient redemander le sceptre de son père !
Il vous souvient encor de ces jours de douleur,
Où du fils d'Edouard digne persécuteur,
Le duc de Gloucester, monstre souillé de crimes,
Dévouant au trépas ces deux jeunes victimes,
Pour se frayer au trône un horrible chemin,
Avaient contre leurs jours le bras d'un assassin,
Dans ses affreux projets sa rage fut trompée ;
Une d'elles , du moins , à ses coups échappée,
S'enfuit de sa prison , et traversant les mers,
Vint cacher près de nous son nom et ses revers.
Reprends , noble proscrit , ton illustre héritage !
Vous , milords , à ses pieds apportez votre hommage ;
Vous le reconnaissez pour votre souverain !

LES CONJURÉS.

Oui , tous !

STANLEY.

Fils d'Edouard, l'on t'appelle à Dublin.

L'Irlande, à ton aspect, se lèvera terrible :
Brave comme un York, tu seras invincible.
D'un rempart de soldats prête à te protéger,
Sous tes drapeaux l'Ecosse accourra se ranger.

PERKINS, à part. (le peuple l'entoure.)

Est-ce un rêve ?

STANLEY.

Le peuple autour de toi s'empresse,
 Il vient te saluer de ses cris d'allégresse :
 Approchez, Irlandais, il veillera sur vous.

LE PEUPLE.

Vive Edouard! qu'il règne!

PERKINS.

Ils sont à mes genoux!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MEGGY.

MEGGY, *perçant la foule.*

Voyons-le donc ce roi!... ciel! quelle ressemblance!

LINCOLN.

A Dublin!

PERKINS.

A Dublin! amis, je vous devance.

Il sort avec Stanley, Sidney, le peuple.

SCÈNE IX.

MEGGY, LINCOLN.

MEGGY, *à Lincoln qui est resté.*

Ne pourrait-on, milord, parler au nouveau roi?

LINCOLN.

Parlez!... ah! j'oubliais, ce n'est pas encor moi.

Suivez-nous à Dublin. *Il sort.*

SCÈNE X.

MEGGY, *seule.*

Quel étrange mystère!

Est-ce lui, juste ciel! et connaît-il son père!

FIN DU PREMIER ACTE.

●●●●●●●●

ACTE SECOND.

*La scène se passe à Dublin. Le théâtre représente
l'intérieur d'un palais.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LINCOLN, SIDNEY.

LINCOLN.

Nous voici dans Dublin ! Quelle honteuse fuite !
Frappés, à notre aspect, d'une terreur subite,
Les soldats d'Henri sept, terrassés et sanglans,
Pour nous laisser passer nous ont ouvert leurs rangs.
Un si brillant début est d'un heureux présage.
Savez-vous que Perkins a montré du courage ?

SIDNEY :

Je l'ai vu, l'œil ardent et l'épée à la main,
Quand le succès encor nous semblait incertain,
Des soldats effrayés relevant l'espérance,
Animer tous les cœurs de sa mâle assurance,
Sans lui je périssais. Sa valeur m'a sauvé.
J'ignore à ses projets quel sort est réservé,
Mais sur mon zèle ardent il peut compter d'avance.
Il a des droits sacrés à ma reconnaissance.
Nous nous sommes juré, dans un noble transport,
De souffrir l'un pour l'autre ou les fers ou la mort ;
Et rivaux de courage, unis comme deux frères,
De combattre toujours sous les mêmes bannières.

LINCOLN.

Il s'acquitte fort bien de son rôle de roi !
 Il ne soupçonne point, lorsqu'il est près de moi,
 Qu'à cet auguste titre il ne doit point prétendre.
 On dirait qu'il l'a pris pour ne jamais le rendre.
 Moi, je l'aime déjà !

SIDNEY.

L'Angleterre aujourd'hui

Avec anxiété fixe les yeux sur lui.
 Elle a mis en ses mains le soin de sa querelle ;
 Aux sermens qu'il a faits il restera fidèle.
 On l'exalte, on l'admire, et pourtant, parmi nous,
 Quelques traîtres cachés, de son pouvoir jaloux,
 Conspirent en secret ; croyez-en ma prudence.
 Stanley depuis hier garde un sombre silence ;
 J'entrevois les desseins de cet ambitieux ;
 Sur vous et sur Perkins il ouvre enfin les yeux ;
 En vous offrant le trône il croyait vous séduire,
 Il eût, sous votre nom, gouverné seul l'empire.
 Mais il a vu bientôt qu'au sceptre de nos rois
 L'insouciant Lincoln semble oublier ses droits.
 Il a craint que Perkins, et cette crainte est vaine,
 Ne gardât, malgré nous, la grandeur souveraine.
 Il redoute un pouvoir funeste à ses projets.

LINCOLN.

Quels soupçons !

SIDNEY.

Mes soupçons ne me trompent jamais.
 D'un courtisan, Lincoln, je connais la bassesse ;
 Il songe à nous trahir quand sa main nous caresse.
 Perkins saura bientôt...

LINCOLN.

C'est lui !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PERKINS, STANLEY, SOLDATS.

PERKINS.

Sans murmurer,
 A de nouveaux combats il faut nous préparer,
 Amis ! notre oppresseur s'apprête à nous surprendre,
 S'il arrive bientôt, nous saurons nous défendre,
 Le repousser, le vaincre, et s'il n'ose approcher,
 Au milieu de son camp nous irons le chercher.

LINCOLN.

Il a pris d'un monarque et l'air et le langage.

PERKINS.

Le sort nous favorise ! achevons notre ouvrage,
 Vous, mon brave Suffolk, courez vers nos soldats ;
 Que leur zèle bouillant ne se démente pas.

LINCOLN.

Fort Bien !

PERKINS.

Nous partirons demain avant l'aurore.

SCÈNE III.

PERKINS, STANLEY, LINCOLN, SIDNEY.

PERKINS.

Ah ! milords, pardonnez ; je ne sais point encore
 De l'art de gouverner les sublimes secrets.
 Tout trahit, malgré moi, mes efforts indiscrets ;
 Je veux, à chaque instant, dans ma surprise extrême,
 Me pénétrer enfin des droits du rang suprême ;
 Mais toujours incertain, je me trompe toujours :
 Je n'ai point respiré l'air enivrant des cours.

STANLEY.

Nos soins et nos conseils formant votre ignorance,
 Instruiront au pouvoir votre inexpérience.
 Cet art est difficile, et pour le posséder
 Il faut avdir long-temps appris à commander.
 On vous l'enseignera.

PERKINS.

Je l'apprendrai moi-même.

Déjà mon front sent moins le poids du diadème.
 Demandez à l'armée, à l'instant où nos coups
 Poursuivaient l'ennemi qui fuyait devant nous ;
 Demandez à l'armée, entraînée à ma suite,
 Qui lui donna l'exemple et quel bras l'a conduite ?
 Ma jeunesse ignorée avait besoin d'éclat ;
 Ma voix retentissante appelait le combat.
 A l'aspect du danger, impatient, terrible,
 Je sentis en mon ame une ivresse indécible,
 Une ardeur inconnue, effrayante, et soudain.
 Le glaive menaçant étincelle en ma main.
 On se mêle, on combat, au signal que je donne
 Une vaillante élite aussitôt m'environne ;
 Nous marchons : mais le nombre allait nous accabler,
 Nos plus braves soldats sont prêts à reculer,
 Je m'élançai vers eux. Ils fuyaient : je leur crie :
 « Venez tous avec moi mourir pour la patrie. »
 A mes côtés alors ils se sont tous pressés :
 Des bataillons anglais les rangs sont enfoncés ;
 La terreur, le désordre achèvent leur défaite ;
 Ils nous cèdent enfin : la victoire est complète.
 Mille clameurs de joie en montent jusqu'aux cieux !
 Ah ! comment vous peindrai-je, en ce moment heureux,
 L'amour et les transports de mes compagnons d'armes :
 De leurs yeux attendris j'ai vu tomber des larmes,

Un murmure flatteur accompagnait mes pas.
 Milords , ils ont juré (je ne le voulais pas),
 Que les murs de Dublin , devenus ma conquête ,
 Du bandeau souverain verraient parer ma tête.

STANLEY , à part.

J'entrevois tes desseins ; je t'ai bien entendu.

Haut.

Vous avez accepté:...

PERKINS.

Cet honneur m'est-il dû ?

Mais de le mériter je conçois l'espérance :
 Écoutez-moi , milords : c'est en votre présence ,
 Docile à vos conseils , par vos efforts conduit ,
 Que je veux m'expliquer. Il faut , lorsque la nuit
 Nous enveloppera d'un voile triste et sombre ,
 Pour surprendre Henri , profiter de son ombre.
 Il s'approche déjà ; le sort va décider
 Qui de nous ou de lui doit ici commander.
 L'armée impatiente au combat se prépare ,
 Du camp des ennemis un fleuve nous sépare.
 De tous leurs mouvemens invisible témoin ,
 Qu'un émissaire adroit reconnaisse avec soin
 Les postes mal gardés dont l'abord est facile ;
 Nous tenterons contre eux un effort inutile ,
 Si du courage seul attendant le succès ,
 La ruse et le hasard ne servent nos projets ;
 Par le nombre accablés , notre perte est certaine.
 Essayons une attaque imprévue et soudaine.
 De ces bords escarpés je connais les détours ,
 Ma jeunesse en ces lieux coula ses plus beaux jours !
 Protégé par la nuit j'irai les reconnaître ;
 Avant l'aurore ici vous me verrez paraître ;
 Une heure me suffit , et bientôt mes soldats
 Vers le camp des Anglais marcheront sur mes pas.

SIDNEY.

De ce dessein hardi je blâme l'imprudence.

LINCOLN.

Moi, je l'approuve.

PERKINS, à *Stanley*.

Et vous ?

STANLEY.

Moi, j'y souscris d'avance.

A part.

Il est digne de vous. Il se perd.

SIDNEY.

Ce projet

Ne peut qu'être suivi d'un dangereux effet.

Notre cause à ce point n'est point désespérée,

La fortune pour nous s'est déjà déclarée ;

Ne nous exposons pas, croyez-m'en bien, milords,

A détruire en un jour le fruit de tant d'efforts.

J'en conviens avec vous, cette noble entreprise

Fixe sous nos drapeaux la victoire indécise.

C'est un autre que lui qu'il nous en faut charger,

Sa vie est trop utile, il la doit ménager.

PERKINS.

Et quel autre que moi, dans cette circonstance,

De ce devoir, Sidney, comprendra l'importance ?

L'instant est décisif. A mes soldats, demain,

Dans le camp de Henri si je n'ouvre un chemin,

Précipitant sur nous ses troupes aguerries,

Au grand art des combats depuis long-temps nourries,

Il nous vaincra sans peine. Osons le prévenir.

Nulle raison d'état ne me doit retenir.

Je veux voir par mes yeux. Dans la même balance

Nos intérêts divers sont pesés en silence ;

Le parti que je prends m'assure du succès,

Et le sceptre est à moi cette nuit... ou jamais.

LINCOLN.

Oui, de l'audace, ici, le succès va dépendre ;
 De timides avis un roi doit se défendre.
 Et voulez-vous, Sidney, qu'en son camp prisonnier,
 Il attende qu'Henri vienne l'y défier !
 Est-il donc le premier qui, pour monter au trône,
 Par d'illustres périls acheta la couronne :
 Au reste, je suis prêt ! de ce soin important
 Qu'on me charge, et je pars ; prononcez maintenant !
 Mais vous craignez, milords, peut-être avec justice,
 Que mon zèle imprudent bientôt ne me trahisse !
 De ma témérité la mort serait le prix !
 Je ferai de mon mieux pour ne pas être pris.

STANLEY.

Le regard seul du chef du triomphe décide.

SIDNEY.

Un beau conseil souvent cache un piège perfide.

A Perkins.

Un monarque à l'État doit compte de ses jours.
 Songez....

PERKINS.

Cessons, milords, d'inutiles discours !

Notre salut commun tous les trois nous enflamme,
 L'armée est réunie et déjà vous réclame ;
 De sa gloire éclatante allez l'entretenir,
 Et réveillez en elle un brillant souvenir.

A Sidney.

Le dessein qu'a blâmé votre franchise austère
 Deviendra le sujet d'un examen sévère.
 Sidney, de vos conseils Perkins veut profiter,
 Et sur nos intérêts toujours vous consulter.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

PERKINS, *seul.*

Ah! je suis seul enfin! Que le sort est bizarre!
 Quels étranges destins l'avenir nous prépare!
 Pour changer ma fortune il a suffi d'un jour!
 Que résous-tu, Perkins? réponds-toi sans détour.
 A tes vastes désirs la couronne est offerte!
 Mais qui marche au pouvoir souvent marche à sa perte!
 Où sont-ils les dangers? le peuple, à mon aspect,
 Comme devant un roi s'incline avec respect!
 Ces grands même, ces grands si remplis d'arrogance,
 Comme devant un roi tremblent en ma présence....
 Le soldat me chérit!.... Pourtant un vague effroi
 Au sein de mon bonheur vient s'emparer de moi!
 On m'a dit que Lincoln, par sa haute naissance,
 Peut de régner un jour concevoir l'espérance,
 Qu'il est du sang d'York.... Si l'on m'avait trompé!
 Dépossédé bientôt de ce sceptre usurpé,
 Inutile instrument qu'on brisera sans doute,
 Si lorsqu'à mon rival j'aurai frayé la route,
 J'allais!... fatal soupçon! je saurai l'éclaircir!
 Mais qui veut fortement doit toujours réussir.
 Des grandeurs à mes pas ils ouvrent la carrière.
 J'ai franchi maintenant la première barrière,
 Je toucherai le but. L'Angleterre à ma voix,
 Soumettant son orgueil au frein sacré des lois,
 Étouffant en son sein la discorde et la guerre,
 Sortira de la lutte et plus belle et plus fière.
 Ah! dans le rang obscur où je fus élevé,
 Sans appui, sans secours, par le sort éprouvé,
 J'ai vu les maux publics, d'un côté, la richesse,
 La force opprimant tout, de l'autre la faiblesse,

La pauvreté ; les fers !.... O Dieu ! Dieu protecteur,
 Du destin des mortels impénétrable auteur,
 Toi , dont l'œil vigilant lit au fond de mon ame ,
 Tu sais quel noble espoir et l'anime et l'enflamme ;
 Seconde mes desseins , et fais descendre en moi
 Ces sublimes conseils qui nous viennent de toi ,
 Ces célestes clartés dont la vive lumière
 Au milieu de la nuit nous guide et nous éclaire ,
 Et montre à mon pays , par mes soins consolé ,
 Sous un règne nouveau l'État renouvelé.
 Mais qui vient sans mon ordre!...

SCÈNE V.

PERKINS , MEGGY.

MEGGY.

Avec impatience ,
 Seigneur, j'attends de vous un instant d'audience.

PERKINS.

*A part.**Haut.*

Une femme en ces lieux !... approchez sans effroi ;
 Parlez ; que voulez-vous ?

MEGGY.

Je viens pour voir le roi ,
 Pour le complimenter. J'ai su qu'aujourd'hui même ,
 Il devait dans Dublin ceindre le diadème.
 Déjà le peuple l'aime , et fait pour lui des vœux ;
 On assure partout qu'il va nous rendre heureux ,
 Que la paix renaitra !

PERKINS.

C'est sa plus chère envie !
 A ce devoir touchant il consacre sa vie.

MEGGY.

Menez-moi donc vers lui , je veux , à ses genoux...

PERKINS.

C'est moi !

MEGGY.

Qui ? vous ? Je roi ? Non, non, ce n'est pas vous !

PERKINS

Qu'entends-je ? un tel langage a lieu de me surprendre.

MEGGY.

Oh ! je vous connais bien ; je ne puis m'y méprendre.
Pour me persuader vos efforts seraient vains !*Elle s'approche de lui.*

Dans un rang plus obscur vous êtes né, Perkins !

PERKINS.

Perkins !

MEGGY.

Votre berceau fut une humble chaumière ;
La femme d'un pêcheur, Meggy, fut votre mère.

PERKINS.

Ciel ! comment savez-vous ?...

MEGGY.

Comment ! regarde-moi.

Depuis dix ans entiers j'ai languï loin de toi ;
Pauvre, et vivant du pain qu'on jette à l'indigence,
Depuis dix ans entiers j'ai souffert en silence.
Je suis donc bien changée ?

PERKINS.

Ah ! ne me trompez pas !

Est-ce un songe ? Parlez.

MEGGY.

Non, non, viens dans mes bras,
Viens, mon fils !.. Oui, c'est moi, c'est ta mère chérie.
Mon éclat a passé, ma beauté s'est flétrie ;
Dans ce monde méchant je restais seule, hélas !
Mets ta main sur mon cœur, tu me reconnaîtras !

PERKINS.

Oui, je vous reconnais! Ah! gardez-vous de croire
 Que jamais votre image ait fui de ma mémoire.
 Je n'étais point ingrat. A chaque instant du jour,
 Ma mère, c'était vous qu'appelait mon amour.
 Votre doux souvenir consolait ma misère,
 Et je ne pleurais plus en songeant à ma mère.
 Mais quel heureux hasard, vous guidant jusqu'à moi...

MEGGY.

Sur la côte d'Irlande on te proclamait roi,
 Et j'habitais alors ces rivages tranquilles
 Que troublent maintenant les discordes civiles.
 Autour de toi rangés, le peuple et les soldats
 Juraient avec transport de marcher sur tes pas.
 Tu partais!... je m'avançai. O surprise! à ta vue
 Je sens au fond de l'ame une joie imprévue.
 Par la crainte et l'espoir mon esprit agité
 Dans un doute pénible a long-temps hésité:
 Enfin, ta douce voix a frappé mon oreille,
 De ma longue stupeur tout à coup je m'éveille,
 Je te suis à Dublin, et rendant grâce au sort
 J'embrassé un fils chéri dont je pleurais la mort.

PERKINS.

Ne le quittez donc plus!... La fortune m'élève,
 Encor quelques instans, et mon destin s'achève.
 J'ai de vastes projets, ma mère, et l'avenir...
 Un jour peut-être, un jour, doit tous les accomplir.

MEGGY.

J'entends! tu veux, mon fils, usurper la couronne!
 Allons, commets le crime, et que Dieu te pardonne!

PERKINS.

O ciel!

MEGGY.

Ah! malheureux! tu n'aperçois donc pas

L'épouvantable abîme entr'ouvert sous tes pas?
 Tu marches au pouvoir! en connais-tu la route?
 Tu veux un trône enfin! mais sais-tu ce qu'il coûte?
 Plus d'un ambitieux dont tu tentes le sort,
 Ne l'apprit, ô mon fils, qu'en recevant la mort.
 « Quoi! tu n'as point frêmi de ce projet funeste?
 « Tu n'as point redouté la colère céleste?
 « Sur l'Angleterre en deuil jette un triste regard :
 « Ravie au joug sanglant du farouche Richard,
 « Dans son repos douteux, chancelante, incertaine,
 « D'une longue anarchie elle respire à peine,
 « Et lorsque sa blessure est près de se fermer,
 « D'une rebelle main tu vas l'envenimer! »
 A ta voix la révolte et les guerres civiles
 D'un nouvel incendie embraseront nos villes!...
 Au milieu des débris de l'état renversé,
 Ton zèle ambitieux sera récompensé.
 Que le sort te trahisse, ou qu'il te soit fidèle,
 On te devra, Perkins, une part large et belle ;
 Déjà des deux côtés elle est faite ; il te faut,
 Vainqueur, l'horreur publique, et vaincu, l'échafaud.

PERKINS.

Non! cet indigne prix n'attend pas mon courage.
 Ma part serait plus noble en ce grand héritage!
 Pourquoi de nos revers m'offrir le noir tableau?
 La discorde impunie agite son flambeau...
 Eh bien! je l'éteindrai, redoutant ma puissance,
 Dans son lit débordé rentrera la licence.
 De sauver mon pays je connais le moyen ;
 Je répandrai mon sang pour ménager le sien.
 La force impérieuse agit, commande en reine,
 Je soumettrai la force à la loi souveraine.
 Les partis divisés s'arment de toute part,

Je les réunirai sous le même étendard!...

MEGGY.

Mon fils, au nom du ciel qui punit le parjure!
 Au nom de ton pays! ta mère t'en conjure,
 Mon fils, n'achève pas ton dessein criminel!
 Ah! crois-en les terreurs de ce cœur maternel!

PERKINS.

Il n'est plus temps!

MEGGY.

De grâce, écoute ma prière!
 J'embrasse tes genoux!

PERKINS.

Il n'est plus temps, ma mère.

O ciel! que diraient-ils ces amis généreux
 Qui m'ont offert l'appui de leurs bras valeureux?
 Moi, désertier leur cause et les livrer peut-être!
 Ils mourraient en héros! moi, je vivrais en traître!
 Flétri! déshonoré!

MEGGY.

Détrompe-toi, mon fils!

On ne se flétrit pas en sauvant son pays!

Perkins veut sortir.

Écoute, écoute encor. Quand, rivaux de patissance,
 Henri sept et Richard, guidés par la vengeance,
 Créusèrent à l'Angleterre un immense cercueil,
 De mon triste pays je partageai le deuil.
 Un soir, me découvrant sa poitrine sanglante,
 Au seuil de ma chaumière un homme se présente:
 Cachez-moi, me dit-il; de farouches soldats
 Jusqu'en ces lieux déserts ont poursuivi mes pas.
 Éloigné de mon camp, l'ennemi m'environne.
 Ce front, sans doute un jour portera la couronne.
 C'était Henri! mon cœur me dictait mon devoir!
 Il m'implorait! sa vie était en mon pouvoir.

Je le sauvai, mon fils ; à sa reconnaissance
 J'acquis dès droits sacrés ! eh ! bien ! ma récompense ,
 La seule que j'envie et qu'il doive m'offrir,
 En conservant tes jours Meggy va l'obtenir.
 Cède aux désirs ardents de ta mère éplorée,
 De toi, de tes amis, la grâce est assurée.

PERKINS.

Qu'exigez-vous, ma mère ?

MEGGY.

Allons, décide-toi ;
 Je te le jure ici, ... tu ne seras pas roi.

PERKINS.

Ciel ! écoutez, quel bruit ! On s'approche ; silence,
 Ma mère, épargnez-moi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SIDNEY, LINCOLN, LORDS,
 CHEFS, OFFICIERS.

SIDNEY, à *Lincoln*.

C'est trop de prévoyance,
 Comte ; vous feriez croire, en agissant ainsi,
 Que votre intérêt seul vous détermine ici.
 Vous le niez en vain ! C'est Stanley qui vous guide,
 Je reconnais le fruit des conseils du perfide.

PERKINS.

Que dites-vous, Sidney ?

SIDNEY.

Prince, le peuple entier
 D'Edouard quatre en vous saluant l'héritier,
 Sur votre auguste front veut poser la couronne ;
 La gloire de l'état, son salut, tout l'ordonne,
 Et Lincoln...

LINCOLN.

Oui , Lincoln s'opposant à vos vœux
 N'approuve pas , seigneur, ce projet dangereux.
 D'autres périls encor réclament notre audace.
 D'une guerre implacable Henri sept nous menace.
 Demain , aujourd'hui même , il faut recommencer ;
 Au fond de l'Angleterre il le faut repousser.
 A ses lâches défis , là vous pourrez répondre.
 Nous vous couronnerons dans les remparts de Londres.

PERKINS , *froidement à Sidney.**Regardant sa mère.*

Il a raison , Sidney. Les cris de mes soldats,
 A trahir mon devoir ne m'exciteront pas ,
 J'irai calmer bientôt leur ardeur imprudente.

MEGGY , *à part.*

O ciel ! je te rends grâce ! il comble mon attente !

SIDNEY , *bas à Perkins.*

Un soin plus important m'a conduit près de vous.

PERKINS.

Parle.

SIDNEY.

Un traître , seigneur, est caché parmi nous.
 Aux postes avancés placés près du rivage,
 Deux hommes , en silence arrêtés sur la plage,
 Semblaient se concerter. Je m'approche ; l'un d'eux,
 Protégé par la nuit , se dérobe à mes yeux ;
 Mais je l'ai reconnu : c'était Stanley lui-même.
 L'autre , saisi d'effroi , dans sa surprise extrême,
 Pressé par mes discours , s'est en vain défendu ;
 Aux desseins de Stanley ce lâche était vendu !
 Sous ses habits enfin j'ai senti cette lettre ;
 Dans les mains d'Henri sept il devait la remettre.

Il lui donne la lettre.

PERKINS.

*Bas.**Haut.*

Je saurai m'en servir! je le verrai! Milords,
 Vous touchez presque au but de vos nobles efforts.
 Encore une victoire, et ma belle patrie
 Rejettera loin d'elle un joug qui l'a flétrie.

A part.

Demain, avant le jour tout sera décidé,
 Ou régner ou mourir! allons, j'ai trop tardé.

MEGGY, *à part.*

Courons vers Henri sept, il m'entendra, j'espère.

A Perkins qui va sortir.

Entre le trône et toi tu trouveras ta mère.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

*Le théâtre représente le camp d'Henri. Un soldat armé
 d'une arquebuse veille à l'entrée de la tente royale.*

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI SEPT, *assis*, SIMNEL, CHEFS, SOLDATS.

HENRI, *à un de ses officiers.*

Oui, soldats, au repos vous pouvez vous livrer;
 Mais demain à combattre il faut vous préparer.
 Rien n'annonce une attaque; et l'ennemi tranquille
 Au milieu de son camp veille encore, immobile.

A peine de ses feux la mourante clarté
 Des ombres de la nuit perce l'obscurité.
 Le duc de Devonshire à me joindre s'apprête.
 Dans le comté d'York la révolte l'arrête,
 Mais par mon ordre exprès il en a dû sortir :
 Lorsqu'il s'approchera qu'on me vienne avertir !
 Allez...

SCÈNE II.

HENRI , SIMNEL.

HENRI.

Eh bien ! Simnel, la fortune contraire
 Te suscite un rival au trône d'Angleterre.
 Tu le vois, ton exemple a des imitateurs !
 Le chemin du pouvoir est peuplé d'imposteurs
 Qui jusqu'au rang suprême élèvent leur audace.
 A peine es-tu tombé qu'un autre a pris ta place :
 Le même sort l'attend.

SIMNEL.

Oui, mais pour être roi,
 Je dois en convenir, il s'y prend mieux que moi,
 Et sur lui cependant j'avais un avantage :
 Je venais le premier !... Franchement, c'est dommage,
 Car pour bien réussir j'avais plus d'un moyen :
 Excepté du courage il ne me manquait rien !
 C'est égal ! maintenant que je connais la route,
 Si je recommençais, je ferais mieux sans doute.
 Je n'en ai pas l'envie, et je borne mes vœux
 A vivre auprès de vous, oublié, mais heureux.

HENRI.

Que je voudrais vous voir tous les deux en présence !
 Toi, soumis et tremblant ! lui, fier de sa puissance !

S'il est vaincu, tu sais quel doit être son sort ?
L'en avertirais-tu ?

SIMNEL.

Non, certes j'aurais tort.

Il est des vérités qu'on ne veut pas entendre,
Que je ne veux pas dire... Et s'il me faisait pendre !
Il en serait capable, et je suis peu jaloux
D'essayer...

HENRI.

Son orgueil insulte à mon courroux.

Fier d'un premier succès qui flatte son courage,
De sa grandeur future il y voit le présage.
Les hommes tels que lui ne s'épouvantent pas ;
Du chemin qu'ils ont pris rien n'écarte leurs pas,
Qu'il les conduise au trône ou les pousse à leur perte.
D'un mystère profond sa naissance est couverte.
Quel est son rang, son nom ?... Oh ! si je puis un jour
Sur ses destins cachés me fixer sans retour,
Si, découvrant bientôt son origine obscure,
Contre lui-même enfin j'arme son imposture,
Dépouillé tout à coup du prestige brillant
Qui fascine les yeux d'un peuple turbulent,
Le descendant des rois ne sera plus qu'un traître.

SIMNEL.

On disait qu'Edouard en lui semblait renaître,
Qu'on pouvait s'y méprendre, et que du prince anglais
Cet jeune aventurier reproduisait les traits.

HENRI.

Pour juger si ce bruit, que je croyais à peine,
N'était qu'un piège adroit et qu'une rumeur vaine,
D'un bizarre artifice employant le détour,
Un artiste célèbre, introduit dans sa cour,
Observant en secret son air et son visage,

Sur l'ivoire élégant retraça son image.
 Oui, c'est bien Edouard, tel que mes yeux l'ont vu,
 Fier, brillant de jeunesse; à ce coup imprévu,
 Je ne sus que penser, et cette ressemblance,
 Je l'avouerai sans feinte, alarma ma prudence.
 Mille soupçons divers me vinrent agiter.

SIMNEL.

De cet événement pourquoi vous tourmenter?
 On peut bien, par hasard, né dans un rang vulgaire,
 Sans en porter le nom avoir un roi pour père.

HENRI.

Enfin, dans mon parti je suis sûr d'entraîner
 Ce rebelle insolent qui l'a fait couronner,
 Ce Stanley qu'autrefois exila ma colère.
 Je percerai bientôt ce ténébreux mystère;
 Je l'attends cette nuit, et s'il ne peut venir,
 Par un secret avis il m'en doit prévenir,
 Et pour mieux cimenter notre amitié nouvelle,
 Envoyer dans mon camp un messager fidèle.
 Mon illustre rival contrainct alors à fuir...

SIMNEL.

N'importe, s'il est pris, il faudra le punir.
 Votre cœur généreux incline à l'indulgence;
 On se lasse à la fin d'avoir de la clémence.

HENRI.

On me donna pour toi ces utiles avis;
 Mais j'aurais regretté de les avoir suivis.
 A mes amusemens tu sembles nécessaire,
 Et de tous mes flatteurs, c'est toi que je préfère;
 Tu n'as pas à te plaindre, et je t'ai bien traité.
 Sur toi brille un reflet de mon autorité;
 Au milieu de ma cour tu brûlais de paraître,
 Et l'on t'y voit marcher à côté de ton maître.

Simnel de mes faveurs doit me remercier ;
N'en pouvant faire un roi , j'en fis un fauconnier.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , UN OFFICIER , MEGGY.

L'OFFICIER , à Meggy.

Approchez-vous ! C'est lui !

MEGGY , à part.

Ciel ! soutiens mon courage !

Et permets qu'aujourd'hui j'achève mon ouvrage.

HENRI.

Venez-vous implorer mon secours protecteur ?
Les bienfaits d'Henri sept consolent le malheur.

MEGGY.

Me reconnaissez-vous ?

HENRI.

Ce son de voix...

MEGGY.

Peut-être,

En apprenant mon nom , m'allez-vous reconnaître.
Je suis Meggy.

HENRI.

Meggy !...

MEGGY.

Dans ces funestes temps
Où fixant tour à tour les destins inconstans ,
Henri sept et Richard se disputaient le trône ,
L'un d'eux, surpris un soir, sans soldats, sans couronne,
Implorait un asile ; en ce moment d'effroi ;
L'humble toit d'un pêcheur sauva les jours d'un roi.

HENRI.

À Simnel.

Eh quoi ! c'est vous ? Va-t'en.

SCÈNE IV.

HENRI, MEGGY.

HENRI.

Quels lieux vous ont cachée ?
 Mes soins reconnaissans vous ont long-temps cherchée.
 Maintenant que je règne, il fallait dans ma cour
 Venir auprès de moi fixer votre séjour ;
 J'avais à vous payer une dette sacrée.

MEGGY.

Eh bien ! consolez donc une femme éplorée !
 « Oui, lorsqu'en vous quittant je reçus vos adieux
 « Vous m'avez bien promis d'accorder à mes vœux
 « La première faveur que, pour ma récompense,
 « Je vous demanderais !... J'ai souffert l'indigence,
 « J'ai vécu seule, hélas ! malheureuse, et mes pleurs
 « N'ont point sollicité vos royales faveurs ;
 « Meggy, sans s'occuper d'un soin aussi frivole,
 « Pour un plus noble emploi gardait votre parole. »

HENRI.

Parlez !

MEGGY.

Un doux espoir m'a conduite en ces lieux ;
 J'ai quitté cette nuit le camp des factieux :
 J'ai vu nos champs troublés par la guerre civile,
 Nos soldats déployer un courage inutile,
 « Tourner l'un contre l'autre un homicide bras,
 « Recevoir sans honneur ou donner le trepas,
 « Et, déchirant le sein de leur belle patrie,
 « Payer d'un noble sang une gloire flétrie. »
 Le chef des révoltés, qu'enfin j'ai su fléchir,
 D'un joug qui le fatigue est prêt à s'affranchir.
 Son cœur est généreux, et comme moi peut-être
 Henri l'estimerait, s'il voulait le connaître.
 « Mais trahira-t-il donc au moment du danger

Ceux qui dans ses revers l'ont osé protéger ?
 « Et malgré ses sermens, prétendra-t-il encore
 « Accepter pour lui seul la grâce qu'il implore ? »
 Ah ! qu'enfin à ma voix désarmant son courroux
 D'un pardon généreux Henri les couvre tous !
 De l'Angleterre en deuil consolant les alarmes,
 Tous aux pieds de leur roi viendront poser leurs armes.

HENRI.

Non ! d'un espoir trompeur votre cœur s'est flatté ;
 Ils n'accepteraient pas un semblable traité.
 Je connais mieux que vous ces esprits indociles,
 Et pour les ramener mes soins seraient stériles.
 Henri vers la clémence a souvent incliné,
 Le passé m'avertit que j'ai trop pardonné ;
 Les traîtres qu'on épargne en sont plus redoutables.

MEGGY.

Se repent-on jamais de sauver des coupables ?

HENRI.

On se repent toujours de sauver des ingrats ;
 A mon juste courroux ils n'échapperont pas.
 De leur chef insolent la sentence est portée,
 La loi d'état me parle et doit être écoutée.

MEGGY.

De cette loi d'état l'inflexible rigueur
 Étouffe-t-elle enfin la voix de votre cœur ?
 « Lorsque pour consoler ma patrie en alarmes,
 « Des mains des factieux je fais tomber les armes,
 « Henri prétendrait seul disposer de leur sort !
 « Il répond à mes pleurs par un arrêt de mort.
 « Et c'est moi cependant, moi qui sauvai sa vie !
 « Et sans moi, la couronne à son orgueil ravie,
 « Du front de Richard trois, vainement menacé,
 « Sur le front d'un Tudor n'aurait jamais passé. »

D'un jeune audacieux, dans ma douleur mortelle,
 J'ai maudit plus que vous la fureur criminelle.
 Je lui montrai l'abîme ouvert devant ses pas ;
 Je lui montrai la honte à côté du trépas ;
 Je peignis à ses yeux les maux de l'Angleterre,
 La haine des partis, les horreurs de la guerre,
 Et je pouvais pourtant, trahissant mon devoir,
 Jusqu'au trône des rois élever son espoir ;
 Je pouvais par un mot enflammer son courage,
 Des périls entre vous faire un égal partage,
 Et fixant les soupçons dont il est tourmenté,
 A traiter avec lui forcer votre fierté.

HENRI.

Ce langage hautain commence à me déplaire.
 Je suis près d'oublier...

MEGGY.

Eh bien, je suis sa mère ?
 Au sceptre d'Edouard ce rebelle a des droits.

HENRI.

Lui! qu'entends-je?...

MEGGY.

Lui-même : il est du sang des rois.
 Ces vêtemens grossiers, triste et sombre parure,
 Qui cachent maintenant mon indigence obscure,
 Ne couvraient point Meggy, quand près de vous, un
 Elle parut brillante au milieu de la cour. [jour,
 La foule des flatteurs, à mon aspect muette,
 Saluait d'Edouard la nouvelle conquête.
 Oui, l'amour d'un monarque a flétri mon honneur.
 J'ai frémi, mais trop tard, de ma honteuse erreur.
 Unique rejeton d'une noble famille,
 Mon vieux père, en mourant, avait maudit sa fille.

HENRI.

Que dites-vous ? grand Dieu !

MEGGY.

Je trahis mon époux,
 Des hommes et du ciel je bravai le courroux.
 Etouffant du remords la clameur importune,
 J'étais sans pudeur ma coupable fortune.
 Mais mon erreur du moins ne dura qu'un moment,
 Et je me relevai de mon abaissement.
 D'un œil d'horreur bientôt je vis mon opulence,
 Mes larmes sur mon cœur retombaient en silence ;
 Un morne désespoir s'empara de mes sens,
 Je jetai loin de moi tous ces dons flétrissans,
 Tous ces ornemens vains dont je marchais parée,
 Et dont l'éclat trompeur m'avait tant égarée.
 D'une odieuse cour m'exilant pour jamais,
 L'humble toit d'un pêcheur remplaça ses palais :
 J'y respirais à l'aise, et mon ame plus fière
 Pour expier la honte accepta la misère.

Après un moment de silence.

Mon fils, je vous l'ai dit, ignore son destin ;
 Près de toucher au but, il hésite, incertain.
 Mais lorsqu'il apprendra son illustre naissance,
 Je ne vous répons plus de son obéissance.
 Aux yeux du peuple anglais, dont vous vantez la foi,
 Il n'est qu'un imposteur... n'en faites pas un roi.

HENRI.

Le peuple anglais, en lui, verra toujours un traître.
 Par ce pénible aveu vous avez cru peut-être
 Décider Henri sept à céder à vos vœux.
 Le rival qu'on m'oppose est trop peu dangereux,
 Je pourrais, écoutant ma juste défiance,
 En m'assurant de vous, vous contraindre au silence,
 Et votre fils alors...

MEGGY.

Je vous ai prévenu :

Mon secret malgré vous aurait été connu.
Un écrit...

HENRI.

Allez donc ! portez-lui l'assurance
Qu'il n'échappera point s'il tombe en ma puissance.
Mais votre fils, Meggy, peut encor se sauver.
Dans mon camp cette nuit qu'il vienne me trouver !
Que de vils factieux il déserte la cause !
Sur ma clémence enfin que son cœur se repose.
De ceux qui l'ont séduit que lui fait le trépas ?
Alors...

MEGGY, *avec douleur.*

Vous savez bien qu'il ne le voudra pas.
Par les destins jaloux sans cesse poursuivie,
Mon fils me reste seul et m'attache à la vie,
Pour lui seul j'ai vécu. L'existence aujourd'hui
Pour mon cœur désolé n'a de prix qu'avec lui !
S'il meurt, je veux mourir. Vous, que ma voix implore,
Vous qui plaignez Meggy, vous qui l'aimez encore,
Ah ! par ces pleurs amers qui coulent de mes yeux,
Ne me refusez pas un pardon généreux.
Oh ! grâce aux révoltés !

HENRI.

Vos prières sont vaines !

Je n'abaisserai point les grandeurs souveraines
Jusqu'à ce peuple ingrat tant de fois épargné.
Il lassa la clémence en mon cœur indigné.
Assez de sang anglais fut répandu sans gloire !
Que des troubles civils la blonde mémoire
De ce sol généreux s'efface pour toujours !
Il est temps d'arrêter le torrent dans son cours ;
Qu'un exemple terrible aux factieux apprenne
Que contre mon pouvoir je ne crains point leur haine,

Que pour eux désormais il n'est plus de pardon,
Et qu'on ne traite pas avec la trahison.

MEGGY, *avec douleur.*

Vous le voulez... adieu!... j'aurais donné ma vie
Pour rendre le repos à ma belle patrie :
Mais s'il faut le payer du trépas de mon fils,
Quelle mère pourrait l'acheter à ce prix !

SCÈNE V.

HENRI, *seul.*

Il est fils d'Edouard!... non! cette confiance
Est un piège grossier qu'on tend à ma puissance.
Lors même que Meggy ne m'aurait pas trompé,
Le nom dont il se pare est un nom usurpé.
J'ai donné l'ordre exprès dans toute l'Angleterre
Qu'on fit sur sa naissance une enquête sévère :
De la connaître un jour je garde encor l'espoir,
Il ne peut m'échapper : je vais bientôt savoir...

SCÈNE VI.

HENRI, SIMNEL.

SIMNEL.

Le duc de Devonshire arrive à l'instant même,
Il vient se rendre enfin à votre ordre suprême.
Non loin de votre tante il range ses soldats.

HENRI.

Je vais le retrouver ; c'est donc lui !

SIMNEL.

Sur mes pas
Du comte de Stanley l'émissaire s'avance.

HENRI.

Il n'a point, je le vois, trompé mon espérance.

Il se détache enfin d'un parti factieux !

A Simnel.

Je reviens à l'instant : qu'il m'attende en ces lieux !

Il sort par le côté droit du théâtre.

SCÈNE VII.

SIMNEL, PERKINS, *sous le nom du comte de Lovel*, SIDNEY.

SIMNEL.

Dans un moment, seigneur, le roi va vous entendre.

SIDNEY, *à Perkins, bas.*

D'un mouvement d'effroi je ne puis me défendre.

Au plus pressant danger vous exposez vos jours.

PERKINS.

Du sort qui nous sourit te plaindras-tu toujours ?

Quel est donc le péril que ton âme redoute ?

Du camp des ennemis nous connaissons la route,

Ils sont vaincus, Sidney. Ces bords mal défendus

M'ouvriraient un passage en leurs rangs éperdus ;

Leur armée en désordre est facile à surprendre.

Après de mes soldats il est temps de te rendre ;

Va, cours les rassurer ! dis-leur que cette nuit

A la victoire encor leur prince les conduit.

SIDNEY.

Venez donc sans tarder vous placer à leur tête :

Je ne vous réponds pas que ma voix les arrête,

Si, par un prompt retour qui serve leurs projets,

Vous ne calmez bientôt des esprits inquiets.

Ils vous croiraient captif, et leur impatience

A vous venir chercher pousserait leur vaillance.

SIMNEL.

Milords, le roi s'approche.

SCÈNE VIII.

HENRI, PERKINS, SIMNEL, SIDNEY.

HENRI, à *Simnel qui lui montre Perkins.*

Il suffit, laissez-nous.

Sidney et Simnel sortent.

SCÈNE IX.

HENRI, PERKINS.

PERKINS, à part.

Voilà donc mon rival!

HENRI.

Eh bien! approchez-vous.

De la part de Stanley que venez-vous m'apprendre?
 Auprès de moi lui-même il promet de se rendre,
 Quel motif si pressant a pu le retenir?

PERKINS.

En restant parmi nous il croit mieux vous servir.
 Il aurait éveillé par sa trop longue absence
 D'un adroit ennemi l'active défiance.
 Du soir de ses projets se reposant sur moi,
 Il daigna confier ses secrets à ma foi,
 Et me remit pour vous cet important message,
 De son zèle et du mien éclatant témoignage.

HENRI.

Après avoir lu.

Donnez... Comte Lovel, soyez le bienvenu.
 Votre nom d'Henri sept n'était pas inconnu,
 Mais jamais à sa cour il ne vous vit paraître,
 Et vos traits...

Il le regarde et fait un mouvement de surprise.

PERKINS.

Vos regards m'ont oublié peut-être?

HENRI, *le regardant et à part.*

Haut.

Quel soupçon!... Votre père, il m'en souvient encor,
Sertit avec ardeur la cause des Tudor.

J'aime à voir que le fils, fidèle à sa mémoire,

De suivre son exemple ait recherché la gloire.

Son dévouement me plaît! Au milieu de la nuit,

Le chef des révoltés, dans mon camp introduit,

Doit, m'écrit lord Stanley, tenter de me surprendre.

A ce dessein hardi j'étais loin de m'attendre.

Croyez-vous qu'en ces lieux il vienne sans effroi

Braver insolemment le courroux de son roi?

PERKINS.

Il l'oserait!

HENRI, *tirant le portrait de son sein et le regardant.*

Haut.

C'est lui! Ce projet téméraire

Ne put être formé par une âme vulgaire,

Comte, et si son courage ose l'exécuter,

Sur mon estime, au moins, il a droit de compter.

En ces temps malheureux de discordes cruelles,

De vingt partis rivaux les sanglantes querelles

Ont fait parfois sortir de son obscurité

Plus d'un ambitieux contre moi révolté.

Mais effrayés bientôt et vaincus sans combattre,

Par le premier revers ils se laissaient abattre,

Ils fuyaient lâchement en tremblant pour leurs jours,

Imploreraient un pardon que j'accordais toujours.

A mon nouveau rival je dois un juste hommage :

Oui, pour lui son audace est d'un heureux présage!

Un succès éclatant peut la justifier!

Au milieu de mon camp me venir défer,

Et du triomphe enfin concevant l'espérance

Par un coup décisif s'en assurer d'avance !
 Si des faveurs du sort il sait bien profiter,
 Peut-être au trône un jour on le verra monter.
 Il n'est pas le premier qui, tentant sa conquête,
 Du bandeau souverain ait couronné sa tête.
 Qu'en pensez-vous, Lovel ?

PERKINS, *bas.*

Aurais-je été trahi ?

HENRI.

Oui, Henri sept l'estime... et s'il était ici...

A part. Haut.

Il se trouble ! Écoutez : j'ai voulu le connaître,
 Mais à mes vœux jamais il n'eût cédé peut-être ;
 Sans pâlir devant moi se fût-il présenté ?
 Le regard de son prince effraie un révolté.
 J'employai, pour le voir, un adroit stratagème ;
 J'ai fait peindre ses traits.

PERKINS.

Ciel !

HENRI, *lui montrant le portrait.*

Jugez-en vous-même !

Sont-ils bien ressemblans ?... Eh bien...

Moment de silence.

PERKINS :

Jé suis perdu !

HENRI.

Tu ne me réponds pas ! tu restes confondu !
 Le péril que tu cours glace-t-il ton courage ?
 Henri de ton audace attendait davantage.
 Allons, roi détrôné, lève les yeux sur moi ;
 Ce long étonnement ressemble à de l'effroi.

PERKINS.

De l'effroi ! le destin trompe mon espérance.

Tu triomphes enfin ! je suis en ta puissance,
 Mais je ne pâlis point au moment du danger,
 Et toi-même à l'instant savais mieux me juger.
 Tu me rendais justice et j'aimais à t'entendre :
 Un noble cœur, Henri, se fait toujours comprendre.
 Né dans un rang obscur, par le sort éprouvé ;
 Aux suprêmes grandeurs je me suis élevé,
 De ton front, en espoir, arrachant la couronne,
 J'ai suivi le chemin qui mène droit au trône.

HENRI.

Il mène à l'échafaud ce chemin hasardeux.

PERKINS.

Le trône ou l'échafaud ! je voulais l'un des deux !

HENRI.

Tu n'as plus à choisir. La paix de l'Angleterre
 Ordonne ton trépas à ma juste colère.
 Modère un peu l'orgueil dont ton cœur est rempli ;
 Le dernier de tes vœux sera seul accompli.
 Berce-toi maintenant d'illusions frivoles,
 Écoute des flatteurs les riantes paroles,
 Souris à la puissance, et dans tes songes vains
 Saisis encor le sceptre échappé de tes mains.

On entend des cris d'alarme.

PERKINS.

Quels cris tumultueux !

HENRI, *avec colère.*

Tes soldats te demandent ;
 Pour marcher au combat leurs bataillons t'attendent ;
 Contre mes coups peut-être ils vont te protéger.

PERKINS, *avec enthousiasme.*

O mes nobles amis, venez-vous me venger ?

Il s'approche du fond du théâtre.

De sanglantes lueurs l'horizon se colore ;
 Quelle clarté soudaine !

* HENRI.

Insensé, c'est l'aurore.

PERKINS.

C'est l'incendie!

HENRI.

O ciel!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, SIMNEL, OFFICIERS.

SIMNEL.

On attaque le camp,

Le feu dévore tout; vous n'avez qu'un instant,
Les révoltés...*Les révoltés paraissent sur un rocher du fond avec la
bannière de Perkins.*

PERKINS.

Courage! à moi, noble Angleterre,

A moi!

HENRI, à la sentinelle.

Veillez sur lui.

PERKINS, frappant la sentinelle d'un coup de
poignard.Tiens, voici ma bannière;
Prends-moi donc, si tu peux!*Mouvement et tableau.*

HENRI, montrant l'endroit par où il se sauve.

Soldats, aux ennemis!

Il sort.

SCÈNE XI.

SIMNEL, seul.

Allons, il s'est sauvé! moi, j'aurais été pris.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

●●●●●●●●

ACTE QUATRIÈME.

- *Le théâtre représente l'intérieur du palais de Perkins à Dublin.*

SCÈNE PREMIÈRE.

PERKINS, SIDNEY.

PERKINS, *à un officier dans la coulisse.*

L'ennemi de son camp se prépare à sortir,
De tous ses mouvemens qu'on me vienne avertir.

(*à Sidney.*)

Nous sommes repoussés ! Sans vous notre défaite,
Je dois en convenir, allait être complète,
Sidney. La trahison s'agitait parmi nous,
Et Stanley par la fuite échappe à mon courroux.
Ces soldats étrangers, levés pour nous défendre,
Inutile secours que nous prêta la Flandre,
Ont délivré ce lâche, et malgré leurs sermens,
Avec lui de l'armée ont déserté les rangs.
A ce vil abandon, bien plus qu'à son courage,
Henri doit aujourd'hui son frivole avantage.
Sous les murs de Dublin nous voici revenus !
Qu'ils soient notre tombeau, si nous sommes vaincus !

SIDNEY.

Un revers passager nous pourrait-il abattre ?
Nos braves Irlandais demandent à combattre,
Leur valeur d'Henri sept a trompé les efforts,
Et le champ de bataille est couvert de ses morts.

Jusqu'à la fin du jour dont l'aurore se lève,
 Votre orgueilleux rival nous propose une trêve.
 Chargé pour vous, dit-il, d'un message important,
 Déjà son envoyé vient d'arriver au camp.
 Faut-il le recevoir ?

PERKINS.

C'est un traître, sans doute.

Tu l'interrogeras avant que je l'écoute.
 Mais a-t-on accompli l'ordre que j'ai dicté ?
 Lincoln...

SIDNEY.

A l'instant même il doit être arrêté.

PERKINS.

Oui, Stanley, j'en suis sûr, nourrissait l'espérance
 De remettre en ses mains la suprême puissance.
 Au milieu de ma cour il s'est cru dédaigné ;
 Un ministre avec moi n'aurait jamais régné,
 Et l'ame de Lincoln, plus molle et plus facile,
 Pouvait mieux recevoir une empreinte servile.
 Hier, quand mes soldats me voulaient couronner,
 Lincoln, par ses conseils se laissant entraîner,
 Osa s'opposer seul à mon armée entière ;
 Depuis ce jour il est suspect à ma colère.
 De lui je dois tout craindre. Il est du sang des rois,
 Il peut au trône enfin faire valoir ses droits.
 Auprès de mes soldats cours t'assurer toi-même
 S'ils ont exécuté ma volonté suprême.

Sidney sort.

SCÈNE II.

PERKINS, *seul.*

Oui, Lincoln et Stanley s'entendaient tous les deux ;

Je dois me défier d'un rival dangereux,
Et bientôt...

SCÈNE III.

PERKINS, LINCOLN, SOLDATS.

LINCOLN, *aux soldats qui l'ont arrêté.*

Laissez-moi, vous dis-je. Il va m'entendre.

PERKINS.

C'est Lincoln!

LINCOLN.

Oui, c'est moi! J'étais loin de m'attendre
A l'outrage sanglant que je reçois de vous.
Vous me rendrez raison de vos soupçons jaloux.
Pourquoi suis-je arrêté? Répondez: à quel titre
De mon sort maintenant vous faites-vous l'arbitre?
A vos caprices vains croyez-vous m'asservir?
Songez-y! j'ai des droits qu'on ne peut me ravir;
« Vous les méconnaissez, et je dois les défendre!
« De personne en ces lieux Lincoln ne veut dépendre.

PERKINS.

« Tout doit fléchir ici sous mon autorité.

LINCOLN.

« Jamais impunément je ne suis insulté. »

PERKINS.

A m'obéir, bientôt je saurai vous contraindre.

LINCOLN.

Je vous obéirais si je pouvais vous craindre;
Mais je ne vous crains pas. Quel crime ai-je commis?
De quoi m'accusez-vous?

PERKINS.

Avec nos ennemis,
Vous et Stanley, milord, étiez d'intelligence:
Un intérêt commun vous unissait d'avance.

LINCOLN.

Je n'ai point partagé son coupable attentat.

Je n'ai d'autre intérêt que celui de l'état.

« Moi ! désertar ma cause ! un tel soupçon m'irrite.

« Stanley pensait en vain m'entraîner dans sa fuite !

« A ses lâches conseils Lincoln a résisté ;

« J'ai fait taire en mon cœur mon orgueil révolté. »

La querelle entre nous doit ailleurs se débattre,

Je ne sais point trahir au moment de combattre.

PERKINS.

La querelle entre nous est finie aujourd'hui.

Le pouvoir chancelant a besoin d'un appui ;

Pour Perkins désormais la feinte est inutile !

Je n'en ai plus besoin. L'Angleterre docile

M'offre le diadème et reconnaît ma loi.

Vous vous trompiez, Lincoln, et c'est moi qui suis roi.

Je veux régner.

LINCOLN.

C'est vous !... Eh bien, montez au trône !

On me l'avait promis, et jé vous l'abandonne.

Vers Londres le premier je marche sur vos pas.

Soyez roi, j'y consens, mais ne m'outragez pas.

Croyez-vous donc qu'un trône ait pour moi tant de char-

La puissance après elle entraîne trop d'alarmes, [mes ?

Trop de soins inquiets, dont je serais lassé,

Et ce fardeau pesant m'aurait embarrassé.

Il aurait accablé ma molle insouciance.

Mais Henri nous menace, il nous presse, il s'avance,

Rendez-moi mon épée, et courons tous les deux

Chercher en l'attaquant un trépas glorieux,

Mourir enfin ou vaincre, et, rivaux de courage,

Lui ravir de Richard le sanglant héritage.

Unissons nos efforts contre un roi détesté ;

Signons la paix ensemble , et voilà mon traité.
Acceptez-vous ?

PERKINS , *froidement.*

Non.

LINCOLN.

Non ! Cette nouvelle injure
De tous vos attentats a comblé la mesure.
Doutez-vous de ma foi ?

PERKINS.

Qui s'en rendra garant ?

LINCOLN.

Qui ? moi ! Jamais Lincoln ne trahit un serment.

PERKINS.

On trahit un serment quand l'intérêt l'ordonne.

LINCOLN , *avec intention.*

Lincoln , pour le garder , perdrait une couronne.

PERKINS , *avec vivacité.*

Brisons là ! les soupçons peuvent m'être permis ;
Je vous compte à regret parmi mes ennemis ,
Et je voudrais pouvoir vous rendre cette épée
Qu'au sang anglais déjà votre main a trempée ;
Mais de la loi d'état l'inflexible rigueur
Me commande un refus pénible pour mon cœur.
Restez mon prisonnier.

LINCOLN.

Courage ! ma parole

De ma foi , je l'avoue , est un gage frivole !

Ah ! j'aurais éclairé votre esprit prévenu.

En me voyant mourir vous m'auriez mieux connu.

« J'aurais versé mon sang pour sauver ma patrie ,

« Pour relever sa gloire et sa splendeur flétrie.

« Que m'importait ce rang où vous voulez monter ?

« Lincoln pouvait prétendre à vous le disputer :

« Si j'abjurai mes droits , je ne crois pas qu'on pense
 « Que je les abjurai par peur ou par prudence.
 « J'ai fait voir aux Anglais (vous en souvenez-vous ?)
 « Que je ne fuyais pas au-devant de leurs coups.
 « Et puisqu'il faut ici vanter tous mes services ,
 « Je porte sur mon sein de nobles cicatrices.
 « Je n'avais qu'un seul but , qu'un désir , qu'un espoir ,
 « Des mains de Henri sept arrachant le pouvoir ,
 « Et renversant du trône une race abhorrée ,
 « Je voulais jusqu'au bout , d'une cause sacrée
 « Servir les intérêts méconnus tant de fois.
 « Si quelque illustre prix attendait mes exploits ,
 « Ce prix , mon juste orgueil le désignait d'avance :
 « La paix de l'Angleterre était ma récompense.
 « N'importe , j'oublierai mon affront éclatant ,
 « Triomphez d'Henri sept , et Lincoln est content. »

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , SIDNEY , MEGGY. *Elle n'arrive
 qu'après les six premiers vers.*

PERKINS.

Mais que nous veut Sidney ?

SIDNEY.

L'envoyé d'Angleterre ,

Oubliant près de nous son sacré caractère ,
 Fier du titre imposant dont il est revêtu ,
 De vos soldats séduits marchande la vertu.
 Il leur parlé en secret , et sur votre naissance
 Il éveille avec art leur prompte défiance.
 Déjà dans tous les rangs le bruit est répandu
 Que vous portez un nom qui ne vous est pas dû ,
 Qu'usurpant sans pudeur les grandeurs souveraines ,

Le sang pur d'Edouard n'ennoblit point vos veines.

MEGGY.

Juste ciel! que dit-il?

SIDNEY.

Oui, tout est dévoilé,

Le nom de vos parens est même révélé.

Des murmures confus alarment ma prudence.

L'envoyé d'Henri sept est en votre puissance.

Le traître est arrêté. Décidez de son sort.

PERKINS, *bas à Meggy.*

Vous entendez, ma mère!

SIDNEY.

Il mérite la mort.

PERKINS.

Qu'il vienne! Dans mon camp, Lincoln, allez m'attendre,

Sur nos devoirs communs nous pourrons nous entendre.

Mais la lutte pénible où je suis engagé....

Nous nous verrons enûor.

LINCOLN.

Vous m'avez mal jugé.

PERKINS.

Allez....

Sidney et Lincoln sortent.

SCÈNE V.

PERKINS, MEGGY.

PERKINS.

Henri sait tout; je suis trahi, ma mère!

De mes destins obscurs il connaît le mystère;

Mon armée à sa voix prête à m'abandonner,

Brisant l'auguste frein qui seul peut l'enchaîner,

Ne verra plus en moi qu'un instrument docile

Adroitement conduit par une main habile,

Qu'un rebelle sujet digne de ses mépris,
Dont l'échafaud sanglant attend les jours proscrits.

MEGGY, après de l'hésitation.

Oui, je le vois trop tard, il n'est plus d'espérance;
L'arrêt de ton trépas était porté d'avance....
Eh bien! marche au pouvoir, et remplis ton destin :
On menace tes jours! défends-les; règne enfin.
Va donc! le ciel le veut! sois sourd à mes alarmes,
Repousse mes conseils, mes prières, mes larmes,
Mes cris; n'écoute rien. Ton sort dépend de toi,
Tu peux être aujourd'hui Perkins ou fils de roi.

PERKINS.

Qu'entends-je?

MEGGY.

Affreux remords dont je suis dévorée,
Taisez-vous un moment dans mon ame égarée.
Mon fils, que j'ai souffert!.. écoute... un roi puissant
Sur ta mère et sur toi fixa son œil mourant.
Pour le revoir encore à son heure dernière
Je quittai vers le soir ma modeste chaumière,
Je te pris dans mes bras, pleine d'un doux espoir,
Car le monarque anglais voulait aussi te voir.
Mon fils! à ton aspect pour lui si plein de charmes,
De ses yeux presque éteints je vis couler des larmes,
« Il ne put s'arracher de tes bras caressans,
« Hélas! et sur son cœur il te pressa long-tems;
« Moi, triste, gémissante, et de douleur muette,
« Je pleurais en silence et je baissais la tête : »
Approchez, me dit-il, et venez recueillir
Et mes derniers adieux et mon dernier soupir;
De cet enfant chéri protégez la jeunesse,
Sur ce dépôt sacré veillez avec tendresse,
Et jurez à genoux, devant mon lit de mort,

De taire sa naissance et le sang dont il sort.
Je le jurai!

PERKINS.

Grand Dieu! quel étrange mystère.

MEGGY.

De ce fatal secret seule dépositaire,
Un aveu flétrissant!... mais il peut te sauver!
Honte, remords, pour toi je saurai tout braver,
Pour toi je ne crains rien. Tu vas enfin connaître
Dans quel auguste rang le destin t'a fait naître;
Mais quand ta mère en pleurs se jette entre tes bras,
Pardonne-lui, mon fils, et ne la maudis pas.

PERKINS.

Expliquez-vous; parlez.

MEGGY.

Édouard est ton père!

PERKINS.

Et qui donc êtes-vous?

MEGGY.

Oh! laisse-moi me taire.

PERKINS.

Non!

MEGGY, *vivement.*

Des plus saintes lois outrageant le pouvoir,
Une épouse parjuré oublia son devoir.
Elle aimait! ô mon fils, c'est là sa seule excuse.
Bientôt sa conscience et s'indigne et l'accuse,
Elle éprouva trop tard des remords superflus.

PERKINS.

Et cette femme! ô ciel!

MEGGY.

Ne m'interroge plus!

PERKINS.

Je demeure interdit.... restez.... que dois-je faire?...

A part sur le devant du théâtre.

En cette affreuse nuit quelle lueur m'éclaire ?
 Je suis roi ! dans mon cœur je sens un noble orgueil !
 Mon père en m'embrassant descendit au cercueil :
 On eût dit qu'il voulait , par cet adieu suprême ,
 A mon front jeune encor promettre un diadème.
 Mais quel bruit ! En ces lieux qui donc porte ses pas ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SIDNEY, SIMNEL, LORDS,
 SOLDATS.

SIDNEY, à *Simnel*.

Au destin qui t'attend tu n'échapperas pas.
 Ta mort seule aujourd'hui pourra nous satisfaire ;
 Viens de ta trahison recevoir le salaire !

PERKINS.

Approche, d'un tyran fidèle ambassadeur.
 Pensais-tu te soustraire à mon courroux vengeur ?
 D'un emploi périlleux on chargea ton courage ;
 Car ici le trépas est le prix de l'outrage.
 Tu pâlis ?

SIMNEL.

Près de vous envoyé malgré moi ,
 Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de mon roi.
 Son choix m'a peu flatté.

PERKINS, après un moment de silence.

J'aurais cru le contraire ;
 Je t'ai jugé bien mal.... mais ton effroi m'éclaire ;
 Sans doute on t'aura dit , pour mieux te rassurer,
 Que ce titre imposant dont tu viens te parer,
 Protègerait tes jours. Henri sept va connaître
 Comment on sait ici récompenser un traître.

Si quelque audacieux te voulait imiter,
 Dans le camp d'Édouard il peut se présenter.

SIMNEL.

Grâce!

PERKINS.

A me supplier ton orgueil s'humilie!
 Ambassadeur d'un roi, tu demandes la vie!
 D'un si frivole soin ton cœur est occupé!
 Mais ce titre peut-être est un titre usurpé?

SIMNEL, avec vivacité.

Non : lorsqu'il m'a dicté sa volonté suprême,
 Henri sept, en partant, m'a confié lui-même
 Ce message secret qui, remis en vos mains,
 De l'état chancelant doit fixer les destins.

PERKINS, prenant le message d'Henri.

Donne!

SIMNEL.

Il vous prouvera, si vous doutez encore,
 Que de son amitié mon souverain m'honore.

PERKINS, après avoir lu, à Simnel.

T'a-t-il communiqué cet écrit insolent?

SIMNEL.

Non!

PERKINS.

A Simnel.

Écoutez, Sidney. Ne crains rien maintenant.

Il lit.

« J'ai cherché dans ma cour et parmi mon armée
 « Quelque seigneur puissant, de haute renommée,
 « Pour débattre avec toi nos communs intérêts.
 « Celui que je t'envoie, utile à mes projets,
 « Vit aussi sur son front briller une couronne,
 « A ton royal courroux Henri sept l'abandonne;

« Il perdit le pouvoir par un destin cruel.

« Perkins pourra traiter avec Lambert Simnel. »

SIDNEY.

Simnel !

PERKINS , avec ironie et colère.

Le voilà donc , ce héros intrépide ,

Qui , marchant au pouvoir d'un pas ferme et rapide ,
Précipité bientôt du haut de sa grandeur ,

Acheta son pardon au prix du déshonneur.

Noble et digne collègue , il faut que j'en convienne ,

La gloire qui m'attend pâlit devant la tienne ;

Si le sort me trahit , s'il me faut succomber ,

Sur un champ de bataille on me verra tomber.

Toi , comblé de faveurs et regretté peut-être ,

Tu mourras humblement aux genoux de ton maître.

Qu'il valait mieux , Simnel , chercher un beau trépas !

Comment as-tu donc fait pour descendre si bas ?

SIMNEL.

Séduit par les conseils d'une femme perfide ,

Je croyais réussir , j'étais faible et timide :

Par d'éloquens discours on voulut me prouver

Qu'il n'est point de périls qu'on ne puisse braver.

La valeur en naissant ne fut point mon partage ,

On me persuada que j'avais du courage :

A mes désirs enfin un trône fut promis.

Je me laissai guider comme un enfant soumis :

On me proclama roi ? des courtisans dociles

Devant Lambert Simnel baissaient leurs fronts serviles.

De flatteurs complaisans je fus environné ,

Je m'en étonnais peu , car j'étais couronné.

Jusque-là c'était bien ; mais le destin contraire

Vint m'arracher trop tôt à ma douce chimère.

Je fus vaincu , proscrit. Partout on me chassa ;

Sans plaindre mes malheurs chacun me repoussa.
 Bientôt chargé de fers j'attendis en silence
 Du roi que j'offensai l'éclatante vengeance.
 Je parus devant lui ! Je l'avouerai , mon cœur
 Ne lui déguisa point sa secrète terreur ;
 Pour fléchir son courroux je répandis des larmes.
 Son auguste bonté rassura mes alarmes :
 Il offrit à mon choix ou la honte ou la mort.

PERKINS.

Et tu choisis la honte ?

SIMNEL.

Oui , j'étais le moins fort.

PERKINS.

Je t'approuve !... En effet ton effroi dut lui plaire ,
 Tu ne méritais point d'exciter sa colère.

Sur le devant du théâtre et à part.

Que dire à mes soldats ? il me faut aujourd'hui
 Déshonorer ma mère ou perdre leur appui.
 Dois-je , leur révélant un funeste mystère ,
 Montrer à leurs regards le fruit de l'adultère ?
 De leurs dédains altiers je subirais l'affront ?
 Non ! jamais devant eux ne rougira mon front.

MEGGY , *bas à Perkins.*

Le péril est pressant ! que ton cœur le surmonte.
 Va ! le sang dont tu sors peut s'avouer sans honte :
 Parle , fils d'Edouard !

PERKINS , *préoccupé.*

Ma mère , laissez-moi.

MEGGY.

N'écoute rien , mon fils ; et ne songe qu'à toi.
 Ma criminelle erreur ne peut souiller ta gloire :
 Parle ; découvre tout.

PERKINS.

Je ne veux pas vous croire.

Après un moment de silence.

Ce moyen seul me reste, et je vais le tenter.

Perkins, près de l'abîme est-ce à toi d'hésiter.

SIDNEY.

Entendez-vous ces cris? votre perte s'apprête;

Le camp s'est révolté! Courons! Qui vous arrête?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARUNDEL.

ARUNDEL.

Place, place, soldats! Prince, on va vous trahir.

Au-devant du danger il est temps de courir.

Le tumulte est au comble, et l'armée incertaine,

Passant dans ses transports de l'amour à la haine,

Veut proclamer Lincoln, et soumise à sa loi....

PERKINS.

Lincoln...

ARUNDEL.

En cet instant peut-être on le fait roi!

PERKINS.

A Sidney. Sidney sort. A Simnel.

Cours au camp; je te suis. Toi, reste encor, demeure;

Nous partirons ensemble. Allons! avant une heure

A Simnel.

Mon sort sera fixé. Viens, marche sur mes pas.

Il sort.

SIMNEL.

Si je puis m'en sauver, je n'y reviendrai pas.

Il sort avec Perkins et Meggy.

SCÈNE VIII.

Le théâtre change et représente le camp de Perkins; Lincoln est assis, sans armes et gardé par des soldats. L'armée est en bataille.

LINCOLN, SOLDATS.

LINCOLN.

De ce projet hardi je blâme l'imprudence.
 A vos coupables vœux j'imposerai silence.
 Que voulez-vous de moi?... parlez! pourquoi ces cris?
 Soldats, je rougirais de vous avoir compris;
 Ai-je besoin de vous pour venger mon outrage?
 Nos sermens sont sacrés, honte à qui s'en dégage!
 De nos divisions Henri va profiter.

UN SOLDAT.

La couronne est à vous!...

LINCOLN.

Je ne puis l'accepter.
 Quoi! vous vous révoltez quand la lutte s'appête!
 Je ne marcherai point, soldats, à votre tête.
 Au chef élu par vous je garderai ma foi;
 Qui peut vaincre Henri sept doit seul être mon roi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, SIDNEY.

SIDNEY.

A vos armes, soldats! votre prince s'avance.

LINCOLN, se levant.

Le voici!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, PERKINS, MEGGY, SIMNEL.

PERKINS, *s'avançant vers Lincoln.*

Je vous rends toute ma confiance ;

Soyez libre, Lincoln ; au milieu des combats

Nous nous retrouverons... vous ne m'en voulez pas ?

LINCOLN.

Ce noble cœur jamais n'a gardé de rancune ;

Marchons au même but ! notre cause est commune.

Qui pourrait désormais rompre un si beau lien !

J'aurais mal gouverné !... Mais je me battrai bien.

Qu'on me donne une épée... oui, la victoire est sûre.

Lincoln au sang anglais va laver son injure.

PERKINS.

A Lincoln.

A ses soldats.

Restons unis toujours ! Eh bien ! braves amis,

Près de toucher au but à vos exploits promis,

On prétend dans sa course arrêter votre audace !

De son pardon royal Henri sept nous menace !

Et déjà par ses soins le bruit est répandu

Que d'un sang vil, abject, votre chef descendu,

Par un mensonge adroit cimentant sa puissance,

Doit à d'obscurs parens une obscure naissance !

Il croyait vous séduire, il vous a mal jugés,

Qui cherche à me flétrir vous a tous outragés.

Je lis dans vos regards l'ardeur qui vous enflamme ;

Le courroux qui m'anime a passé dans votre ame.

Briser le joug honteux qui pèse sur vos fronts,

Mourir pour la patrie, ou venger ses affronts,

Voilà vos vœux, voilà votre noble espérance !

De vos constans efforts voilà la récompense !

Et que vous fait mon rang ? suis-je digne de vous ?
 Vous ai-je abandonnés ? au-devant de ses coups
 L'Anglais m'a-t-il vu fuir ? répondez-moi sans crainte.
 Moi, je suis assez fort pour dédaigner la feinte,
 Le sang qui coule en moi n'est point un sang royal.
 Soldats ! on a dit vrai ; je suis né votre égal.

Décidez maintenant ! punissez un rebelle
 Qui porte sur le trône une main criminelle ;
 Ou , pleins d'un zèle ardent et que rien n'ébranla,
 Amis, suivez Perkins, les ennemis sont là.

LINCOLN, *l'épée à la main.*

Conduis-nous au combat, et sauve l'Angleterre.

PERKINS.

Oui... je reprends mon nom et j'embrasse ma mère.

Il se jette dans les bras de Meggy.

Je remets dans vos mains ce dépôt précieux ;

A Simnel.

Soldats, veillez sur lui. Tu peux quitter ces lieux.

Va redire à ton roi ce que tu viens d'entendre.

Simnel va pour sortir.

Écoute... encore un mot ! Dis-lui qu'il peut m'attendre,
 Je le joindrai bientôt.

Simnel sort.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, hors SIMNEL.

PERKINS, *aux soldats.*

Marchons ! des rangs anglais

Votre chef le premier va vous ouvrir l'accès.

Marchons !... autour de nous l'airain déjà résonne ;

Le sort en est jeté ! la mort ou la couronne.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

●●●●●●●●●●

ACTE CINQUIÈME,

Même décors que le troisième. Stewart et Simnel avec des soldats à la garde du camp sont en scène. Stewart est dans le fond ; il observe le combat qui a lieu dans la plaine.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMNEL, STEWART, SOLDATS.

SIMNEL.

L'action dure encore !... anxiété fatale !
 Entre les deux partis la lutte semble égale.
 De Perkins malgré moi j'admire la valeur.
 Comme lui d'un succès je recherchai l'honneur.
 A l'aspect du danger je me laissais abattre,
 Je me croyais vaincu même avant de combattre.
 Ne vient-on pas vers nous ? Je cherche vainement
 A bannir de mon ame un noir pressentiment.
Il appelle Stewart, qui est occupé à regarder le combat.
 Stewart !... les révoltés osent donc se défendre ?

STEWART.

Ils se battent fort bien. J'étais loin de m'attendre
 A trouver dans leur rang d'aussi braves soldats.
 Devant nos bataillons ils ne reculent pas.
 Du camp à notre armée ils ont fermé la route.
 Ils s'avancent.

SIMNEL.

Grand Dieu! vous vous trompez sans doute.

STEWART.

Qu'ai-je vu? nous fuyons.

SIMNEL.

Que vais-je devenir?

Le péril est pressant... Faut-il rester ou fuir?

STEWART.

Nos guerriers, un moment, ont repris l'avantage;
L'ennemi cède enfin, il se trouble.

SIMNEL.

Courage!

Allons.

STEWART.

Il se consume en efforts superflus.

SIMNEL.

Robert vole vers nous! eh bien!...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT.

ROBERT.

Ils sont vaincus.

SIMNEL.

Je respire!

ROBERT.

Leur cause est à jamais perdue;
Le succès est complet. Leur armée éperdue
Au courroux de Henri se soustrait en fuyant.
Il vient...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, HENRI; LINCOLN, amené par
des soldats; STANLEY arrivant du côté opposé,
l'épée à la main.

HENRI, à des soldats dans la coulisse.

Il me le faut, soldats, mort ou vivant.

A Stanley.

Nous triomphons, milord, oublions nos querelles;
Couvrons d'un voile épais ces discordes cruelles.
Les chefs des conjurés sont tous en mon pouvoir.
La fortune a trompé leur criminel espoir.

STANLEY, *apercevant Lincoln.*

Ciel! Lincoln!

LINCOLN.

Oui! lui-même! il attend en silence
Qu'un tyran qu'il déteste ait dicté sa sentence.

HENRI, *avec dédain.*

Ses vœux seront comblés! mais que je plains son sort!
Comme un coupable obscur il recevra la mort!
Lui qu'appelait au trône une illustre naissance,
Cédant sans murmurer la suprême puissance,
Sous le joug d'un Perkins il aima mieux fléchir.

STANLEY.

Il n'a pas su régner!

LINCOLN, *à Stanley.*

Je n'ai pas voulu fuir.

De quel front osez-vous, me prodiguant l'outrage,
Lever sur moi les yeux et parler de courage?
Vous qui nous trahissez, vous dont l'ambition
Excita tout un peuple à la sédition,
Vous qui l'abandonnez quand sa cause succombe!
Le sang qu'on a versé, Stanley, sur vous retombe,
Et lorsque l'échafaud sera dressé pour nous,
Le sang qui coulera retombera sur vous.

STANLEY.

Tant d'audace, Lincoln, sera bientôt punie.

LINCOLN.

Oui, pour moi le trépas et pour toi l'infamie. *
Dans toute l'Angleterre est-il un noble cœur

Qui te puisse envier ton brillant déshonneur ?
 Qui voudra désormais , lorsqu'on va te connaître ,
 D'une loyale main presser celle d'un traître ?
 J'en appelle à ton maître ; en se servant de toi ,
 Malgré tes vils sermens , il soupçonnait ta foi ;
 Il la soupçonne encore , et sa fierté blessée ,
 D'un succès qu'il te doit déjà s'est offensée.
 De ta honte , Stanley , demande-lui le prix.
 Tiens , lis dans ses regards son orgueilleux mépris ,
 La digne récompense offerte à tes services !
 Subis , flatteur de cour , les suprêmes caprices ;
 Obéis , rampe enfin ! va ! mon inimitié ,
 En pensant à ton sort , fait place à la pitié !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

On vient d'apercevoir , au milieu de la plaine ,
 Un factieux blessé qui se traîne avec peine ;
 Vers ces bords escarpés il dirigeait ses pas :
 Une femme le suit.

HENRI.

C'est lui !

STANLEY.

Marchons , soldats.

HENRI , aux soldats.

Sur les pas de Stanley volez à sa poursuite.
 Peut-être ces rochers ont protégé sa fuite :
 Cerné de toutes parts il n'en pourra sortir ;
 S'il tombe entre vos mains , qu'on m'en vienne avertir.

A Lincoln.

Comte , je vous attends sous ma tente royale.
 La lutte entre nous deux ne pouvait être égale ;

Le conseil qui s'assemble est prêt à vous juger,
Henri sept devant lui va vous interroger.

Pendant ces vers, Meggy a gravi les rochers.

SCÈNE V.

MEGGY, seule.

Ils sont loin!....

SCÈNE VI.

MEGGY, PERKINS, appuyé sur son épée.

MEGGY.

Viens, mon fils!

PERKINS.

La force m'abandonne.

MEGGY.

Déjà de tous côtés Henri nous environne.

PERKINS.

Je n'irai pas plus loin!

Il s'assoit sur un banc.

MEGGY.

Tente un dernier effort.

PERKINS.

Ma mère! laissez-moi! je ne crains pas la mort.

MEGGY.

O mon fils bien-aimé, ranime ton courage!

Les soldats d'Henri sept parcourent ce rivage.

Perkins reste accablé sur le banc où il est assis.

Les voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, STANLEY sur les rochers, SOLDATS.

STANLEY.

De ces bords je connais les détours,
Avançons-nous! c'est lui.

MEGGY.

Grâce! épargez ses jours.

STANLEY.

Je cours apprendre au roi.....

Il fait signe aux soldats de le garder.

MEGGY.

Ciel! soutiens sa faiblesse.

Perkins fait un mouvement.

O mon fils! c'est Meggy qui dans ses bras te presse.

SCÈNE VIII.

PERKINS, MEGGY, STEWART, ROBERT,
SOLDATS.

STEWART.

Voilà donc l'héritier du trône d'Édouard!

ROBERT, *s'approchant avec intérêt.*

Il paraît bien souffrir!..... Il est blessé, Stewart.

STEWART.

Je le plains malgré moi! Le sort à son courage
 Devait un autre prix! Quoi! mourir à son âge.
 Nous l'avons vu tous deux, prodigue de son sang,
 Sans reculer d'un pas, combattre au premier rang.
 Nos plus vaillans soldats admiraient son audace.

ROBERT.

Eh bien! s'il me croyait, le roi lui ferait grâce.

STEWART.

Comme il est abattu!

MEGGY, *se penchant vers Perkins.*

Mon fils!

PERKINS.

Je sens mes yeux
 Se fermer malgré moi... Fuyez, fuyez ces lieux.

Ma mère ! il vont venir !... De votre ame abusée
 Chassez un vain espoir..... ma force est épuisée !
 M'abandonnera-t-elle en ce pénible instant ?
 Pour marcher à la mort j'en ai besoin pourtant !
 Je crains plus qu'elle encore une trop longue attente.
 La fatigue..... la soif..... une soif dévorante.....

STEWART , *lui présentant sa gourde.*

Tenez.

PERKINS , *après avoir bu.*

Merci , mon brave.

MEGGY.

Ah ! puisque ses malheurs
 De vos yeux attendris ont arraché des pleurs ,
 Laissez-moi par pitié.....

PERKINS.

Ciel ! que voulez-vous faire ?

MEGGY.

Remplir jusques au bout le devoir d'une mère.
 Si je ne puis , hélas ! te sauver , attends-moi ,
 Mon fils ; je reviendrai pour mourir avec toi.

SCÈNE IX.

PERKINS, STEWART, ROBERT, SOLDATS.

PERKINS.

Auguste dévouement que je crains de comprendre !
 De moi seul aujourd'hui mon destin doit dépendre.

Il se lève du banc où il est assis.

Me voilà donc captif , et je vis , ô douleur !
 Mes amis près de moi sont morts avec honneur :
 J'ai vu Sidney sanglant couché sur la poussière.
 Dormez , dormez en paix , enfans de l'Angleterre ;
 Lassés du joug honteux qui pesait sur vos fronts ,
 Vous vous êtes armés pour laver vos affronts ,

Pour punir d'un tyran l'audace criminelle.

Gloire à votre trépas ! La cause en est bien belle !

Mourir ! si jeune encor !... quand les destins jaloux

Semblaient laisser enfin reposer leur courroux ;

Maintenant que la vie avait pour moi des charmes ,

Qu'une mère adorée , et rendue à mes larmes ,

A pressé dans ses bras son fils infortuné ,

Mourir ! et sans revoir les lieux où je suis né...

Fuyez ! vains souvenirs ! mon supplice s'apprête ,

Et déjà l'échafaud a réclamé ma tête.

Il se rassied.

Sur ma vue obscurcie un voile épais s'étend ;

Si je pouvais dormir !... seulement un instant...

Un instant de repos me rendrait mon courage ;

Le matelot dort bien aux lueurs de l'orage.

Allons ! bientôt pour moi tout sera terminé.

Ils me réveilleront quand l'heure aura sonné.

Il s'endort.

ROBERT, *s'approchant.*

Ses yeux se sont fermés... Il sommeille sans doute !

STEWART.

Oui !... Silence , Robert !

PERKINS, *dans son sommeil.*

Ma mère !

ROBERT.

Il rêve.

STEWART.

Écoute.

Quelqu'un vient , c'est Simnel.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, SIMNEL.

SIMNEL.

Éloignez-vous, soldats !
Je viens au nom d'Henri...

STEWART.

Ne le réveillez pas ;

Il dort!...

PERKINS, *révant.*

C'est vainement que vous priez, ma mère!
 Vous ne fléchirez point la royale colère!

SIMNEL.

Je n'ose m'approcher!

PERKINS, *révant.*

Que vois-je? à ses genoux
 Vous vous précipitez! Ma mère, levez-vous!

SIMNEL, *l'appelant.*

Perkins!

PERKINS, *s'éveillant en sursaut.*

Oui! me voilà... Tu t'es bien fait attendre.
 Au pied de l'échafaud je suis prêt à me rendre :
 Ma mère est loin! partons, viens, fuyons de ces lieux,
 Arraché ma faiblesse à ses derniers adieux.

SIMNEL.

Il n'est pas temps encor! Le roi, mon noble maître,
 M'envoie auprès de toi! tu dois me reconnaître :
 Je suis Lambert Simnel.

PERKINS.

Oui, je te reconnais...

A l'air de servitude empreint sur tous tes traits.
 C'est toi dont la bassesse implorait ma clémence ;
 Tu n'avais point alors cette mâle assurance.
 De ma bonté propice invoquant le secours,
 Tu tremblais d'exposer tes misérables jours.
 J'allais me décider à t'arracher la vie,
 Mais quand j'ai su ton nom, j'en ai perdu l'envie.
 Qui t'amène vers moi? Parle sans hésiter!
 Quel est l'ordre sanglant qu'Henri vient de dicter?

SIMNEL.

Pour consoler tes maux il m'a choisi lui-même.
 Va le voir, m'a-t-il dit, déchu du rang suprême,
 D'un ami, dans sa chute, il doit avoir besoin ;
 Pars, cours auprès de lui t'acquitter de ce soin.
 Puisqu'ici tous les deux le destin vous rassemble,
 Sur vos malheurs communs vous gémirez ensemble.

PERKINS.

Tant de sollicitude est un honneur pour moi,
 Et Perkins sans rougir peut se plaindre avec toi.

SIMNEL.

Eh bien ! si tu le veux, si ta fierté sauvage
 Dans le pardon royal ne voit pas un outrage,
 T'épargnant les tourmens aux traîtres réservés,
 Henri sept te fait grâce et tes jours sont sauvés.

PERKINS, après un moment de silence.

Noble effort de clémence ! et ce pardon sans doute
 Il faudra le payer ! apprends-moi ce qu'il coûte.
 Quelles conditions daigne-t-on me dicter ?

SIMNEL.

Une seule.

PERKINS.

Laquelle ?

SIMNEL.

Oh ! tu vas accepter.

Du pouvoir souverain j'avais connu l'ivresse,
 J'ai trouvé le fardeau trop lourd pour ma faiblesse ;
 Je renonçai sans peine à cet illustre rang,
 Et je me contentai d'un emploi moins brillant.
 Ce que Simnel a fait, Perkins peut bien le faire,
 Tiens, cet emploi flatteur qui te plaira, j'espère,
 Ton collègue déchu le partage avec toi :
 Tu seras comme lui le fatconniér du roi !

Mouvement d'indignation de Perkins.

PERKINS, *après un moment de silence.*

Vraiment ! la place est belle , et j'en sens l'importance.
Ton maître peut compter sur ma reconnaissance ;
A ses soins protecteurs je dois me confier.

SIMNEL.

Ainsi c'est convenu ! te voilà fauconnier !
Je vais lui dire alors.....

PERKINS.

Dis-lui que sa clémence
Sera toujours pour moi la plus cruelle offense !
Sur l'échafaud sanglant qu'il me fasse monter !
Voilà le seul bienfait que j'en daigne accepter.
Va ! le sort qui m'attend pourra te faire envie !
Je meurs et tu vivras ! mais quelle horrible vie !
L'histoire est là , Simnel , et nos derniers neveux
Fixeront sur son livre un œil religieux.
Elle nous pèsera dans la même balance ;
Son inflexible arrêt est prononcé d'avance ;
Tu n'échapperas point à cet arrêt vengeur ,
Il m'absoudra peut-être , et de ton déshonneur
Quand l'opprobre public deviendra le salaire ,
Mon nom sera sacré pour toute l'Angleterre.
C'est en vain qu'un tyran espère le flétrir ,
Ce nom restera pur !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MEGGY, *accourant.*

MEGGY.

Mon fils, il faut mourir.
Mes yeux de ton supplice ont vu l'arrêt funeste.
Viens, tu n'as plus besoin que du pardon céleste.
Offre aux coups du destin un cœur exempt d'effroi ;

C'est en vain qu'on t'outrage , et tu meurs **fi**s de roi.
 Préparons-nous tous deux pour le dernier voyage ,
 Moi vieille et sans espoir , toi dans la fleur de l'âge ,
 L'un sur l'autre appuyés et nous donnant la main ,
 Nous marcherons unis jusqu'au bout du chemin.
 Le chemin n'est pas long ! une heure , une heure encore
 Nous serons arrivés , et la prochaine aurore
 Se lèvera sur nous , mais sans nous réveiller :
 De l'éternel repos nous allons sommeiller.

PERKINS.

Ah ! ma mère ! au cercueil laissez-moi seul descendre !
 Qui donc , si vous mourez , pleurera sur ma cendre ?
 Fuyez !... que dans mes bras !...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LINCOLN, conduit par des soldats,
 et d'autres prisonniers.

MEGGY, le repoussant de ses bras.

Ils viennent, et bientôt...

Nous nous embrasserons au pied de l'échafaud !

PERKINS.

Allons !... ô ciel , Lincoln !

LINCOLN, s'approchant.

Je vous attends.

PERKINS.

Ma mère,

Voilà le seul ami qui reste à ma misère.

LINCOLN.

Vous l'aviez méconnu !

PERKINS.

Je l'avais outragé !

Va, de tous mes soupçons ce moment t'a vengé.
 Pour la première fois mes yeux versent des larmes,
 Presse-moi sur ton cœur.... viens, mon compagnon
Ils s'embrassent. [d'armes.

O ma mère ! ô Lincoln ! objets chers et sacrés !

Nous aurions pu tous trois vivre déshonorés !

Mais un trépas illustre est un noble partage.

A Simnel qui est resté immobile.

Toi, viens voir comme on meurt quand on a du courage !

F.F.N.

BIBL. - CASANATENSIS

157.471